58e ANNEE (6e SÉRIE) — No 23 — 3 JUIN 1948

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Fondé en 1879 par Mgr F. PERRIOT

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

PROPERTY OF WESTON COLLEGE LIBRARY WESTON, MASS.

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : **R. DESVOYES**

Toutes les lettres doivent être adressées à : Monsieur le Directeur de L'AMI DU CLERGE, à Langres (Haute-Marne)

Chèques postaux : Nancy 21.88

PRIX DES ABONNEMENTS :

FRANCE et UNION FRANÇAISE
Doctrine seule. . . . . 200 fr.
Doctrine et Prédication . . . . 300 fr.

ETRANGER
Voir les conditions détaillées sur la couverture des 22 et 29 avril.

On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du 1er *Janvier* de l'année en cours.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS-8e.

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. Les pouvoirs de l'homme sur l'homme, 353. — II. Armes secrètes, 355. — III. Les Sumériens et les origines de la civilisation, 358. — IV. La recherche médicale aux U. S. A., 360. — V. La « glycolisation », 361. — VI. Guerre ou Paix, où allons-nous ? 362. — VII. Brèves indications sur divers sujets : Christianisme et civilisation au Canada ; — Divination par le pendule ; — Madame Guyon avant Fénelon, etc., 364.

Correspondance. — Lettre du P. Chifflot. Réponse, 366.

L' « Ami du Clergé » et les livres. — Comptes rendus bibliographiques : J. Rolin, A. Arnoux, C. Richardière, 368.

PREDICATION

Elle a été publiée dans le no précédent (27 mai).

PETIT COURRIER

Q. — De temps à autre, et tout récemment encore, la presse revient sur la question de la radiesthésie et raconte à ce sujet des faits sensationnels. L'*Ami* pourrait-il nous dire ce qu'il en faut penser. La radiesthésie serait-elle en passe de devenir une science véritable ?

R. — Gardez la tête froide devant les reportages sensationnels de journalistes en mal de copie, qui démentent le lendemain dans un entrefilet minuscule ce qu'ils ont annoncé la veille avec des titres portant sur quatre colonnes. — Quant à la radiesthésie en elle-même, nous avons attiré l'attention sur un ouvrage qui en faisait une étude consciencieuse et par des méthodes vraiment scientifiques (1948, p. 63). Mais son domaine n'est pas illimité. Le 1er avril 1948, *La Revue* — dont vous trouverez un extrait dans la présente « Causerie sur les Revues » — faisait les plus expresses réserves, basées sur des faits contrôlés, en ce qui regarde son application à la détermination et à la thérapeutique des maladies. — Rappelons à ce propos l'interdiction portée par Rome sur la pratique de la *radiesthésie médicale par des clercs* (voir *Ami*, 1947, p. 276).

Q. — « Les Guérisons miraculeuses de Lourdes : aspect apologétique et portée spirituelle. » — Quels ouvrages conseillez-vous pour traiter ce sujet ?

R. — G. Bertrin, *Histoire critique des événements de Lourdes. Apparitions et guérisons*, in-8 de 800 p., Gabalda (ouvrage épuisé, à chercher d'occasion, mais bien adapté à votre sujet) ; — complétez par la série des ouvrages du Dr Vallet (Président du Bureau des constatations médicales de Lourdes), *Les guérisons de Lourdes* (plusieurs séries), — *Lourdes. Comment interpréter ses guérisons*, Paris, Téqui, 1926 et s. ; — une communication du Dr Leuret (actuel Président du Bureau des C. médicales), dans le *Bulletin de la Société médicale de St-Luc et St-Côme et St-Damien*, janvier 1948, 61, rue Madame, Paris-7e.

Q. — Pourriez-vous me donner l'adresse d'une congrégation qui se nommerait « *Les Ermites de Marie Immaculée* » ?

R. — Il s'agit d'une congrégation récente (1943) ; elle comprend deux branches : masculine et féminine.

Adresse des religieux : *Couvent des Ermites de Marie Immaculée*, Saint-Jean, par Le Perthus (Pyrénées-Orientales), c. c. Paris 5462.50 ;

Adresse des religieuses : *Couvent des Religieuses ermites de Marie Immaculée*, Val des Albères, par Le Perthus (Pyr.-Or.), c. c. Paris 5477.21.

Demandez les renseignements complémentaires à l'une ou l'autre maison, — ou voyez une notice brève mais précise dans *Contemplation et Apostolat*, décembre 1947 (Supplément au *Bulletin des Missions* de l'abbaye St-André-lez-Bruges). Cette congrégation semble adopter une formule analogue à celle des Chartreux.

Q. — Auriez-vous la bonté de nous indiquer la meilleure biographie de *Saint Cottolengo ?*

R. — Voyez : Abbé Guillermin, *Le Bienh. Cottolengo*, in-8, Paris, Bonne Presse, 1917 ; — Anne Le Cour Grandmaison, *Un émule du Curé d'Ars et de Don Bosco : S. Joseph-Benoît Cottolengo (1797-1842)*, in-12 de 162 p., Marseille, Publiroc, 1936.

Q. — Voudriez-vous m'indiquer quelques études sur l'âme de Jésus ?

R. — Mgr Chollet, *Psychologie du Christ*, 2 vol. in-16, Lethielleux (épuisé) ; — Ch. Morice, *L'âme de Jésus*, in-12 de 368 p., Aubanel père, Avignon ; — dans le *Dict. de Théol. cath.*, t. VIII, l'art. *Jésus-Christ* (A. Michel), particulièrement col. 1148-1164, 1271-1332.

Q. — Existe-t-il une vie, un peu développée, de *Ste Catherine d'Alexandrie ?*

R. — Non, car tout ce que l'on sait de cette sainte appartient beaucoup plus à la légende qu'à l'histoire. Voyez toutefois H. Bremond, *Ste Catherine d'Alexandrie* (coll. « L'Art et les Saints »), in-12 de 64 p., H. Laurens, 1917.

Q. — Je vous serais reconnaissant de m'indiquer quels sont, en dehors du Code, les ouvrages que je pourrais me procurer pour étude sérieuse du traité du Mariage.

R. — En dehors de Fourneret, *Le mariage chrétien* (Beauchesne), et A. Martin, *Le Mariage. Précis théologique et canonique* (Riou-Reuzé), voyez :

Traité de Droit canonique publié sous la direction de R. Naz, t. II, *Les Sacrements*, gr. in-8 de 456 p., Letouzey, 1948. Le *mariage* est étudié longuement, p. 281-415. — Parmi les ouvrages signalés dans la bibliographie, vous remarquerez : P. Gasparri, *Tractatus canonicus de matrimonio*, 2 vol. in-12 de 626 et 476 p., Rome, Imprimerie Vaticane ; — Mgr Durieux, *Le mariage en droit canonique*, Gabalda ; — R. Naz, *Procédure des actions en nullité de mariage*, in-8 de 254 p., Letouzey, — *Les formalités prescrites avant et après la célébration du mariage religieux* (ibid.) ; — Cappello, *Tractatus canonico-moralis de Sacramentis*, t. III, *De matrimonio*, Marietti ou Lethielleux, etc...

Q. — Où trouver l'ouvrage *Manuel pratique du bibliothécaire*, par A. Maire ?

R. — Il a été édité par la librairie A. Picard, 82, rue Bonaparte, Paris-6e ; demandez s'il existe encore.

P. 81. — Adressez-vous au siège de l'Archiconfrérie de Sainte Philomène, 27, rue de Dantzig, Paris-15e (c. c. 251.88).

P. 82. — Ollivier, *La Passion* est épuisé. Mais on peut prendre *Archéologie de la Passion de N.-S.*, in-8 avec plan et gravures, 456 p., 150 f. ; — *Etude historique et archéologique sur les reliques de la Passion*, in-8, 22 gravures, 50 f. (Extrait du précédent). Paris, Lethielleux.

Manuel du prêtre tertiaire de S. François d'Assise et du directeur de fraternité. — In-24 de 284 p. — En vente au Petit Messager de S. François, 22, rue Elisée-Reclus, St-Etienne (Loire), 1947.

Cette édition, revue et adaptée au temps présent, du Manuel composé par le R. P. Bonaventure de Carpentras, comprend trois parties : 1o *Le prêtre tertiaire* : explication de la Règle avec application au prêtre vivant soit isolé, soit en communauté (p. 13-174) ; 2o *Le prêtre directeur* de fraternité (p. 175-196) ; 3o *Liturgie* du Tiers Ordre (p. 197-274). — S. E. le cardinal Gerlier a béni cet ouvrage et recommande vivement aux prêtres d'aujourd'hui l'excellent moyen de sanctification que leur offre le Tiers Ordre de S. François.

Le Saint Evangile de Jésus-Christ. — Traduction de l'abbé Garnier révisée par le R. P. Vermeylen, C. S. Spir. — In-12 de 328 p., 150 f. — Paris, Spes, 1948.

La 1re édit. de cet ouvrage universellement connu porte l'*Imprimatur* du cardinal Richard et la date de 1903. Les 4 Evangiles y sont fondu, dans un récit continu. Une brève introduction donne quelques indications, un peu vieillies, sur l'origine de chacun des Evangiles. Des notes assez nombreuses portent la marque de l'abbé Garnier, qui fait, des leçons du divin Maître, une application à la situation politique et sociale de la France du début du XXe siècle. L'ensemble a été revu par le R. P. V. qui a supprimé un certain nombre de notes de l'abbé G. Ainsi allégé, l'ouvrage continuera à faire connaître l'Evangile surtout dans les milieux populaires pour lesquels son premier auteur l'avait conçu et rédigé.

J. Van Agt. — **Pour bien célébrer la Messe.** — In-12 de 66 p., 28 f. — Chez l'auteur, 1, rue Berthelot, Lille, 1946.

Ce précieux opuscule rappelle sur quoi se fonde la valeur et l'efficacité du saint Sacrifice, et donne des conseils très pratiques sur ce que le prêtre doit faire avant, pendant et après la célébration de sa Messe. Les ouvrages les plus importants et les plus classiques sont indiqués dans une courte bibliographie. Le prêtre utilisera cette brochure d'abord pour examiner s'il est fidèle aux rubriques qui lui sont rappelées en détail ; puis et surtout pour y puiser de féconds sujets d'oraison soit dans les considérations doctrinales de l'auteur, soit dans les nombreuses citations de recommandations et d'exemples laissés par les saints et les auteurs pieux.

R. P. François de Sainte-Marie, O. C. D. — **Visage de la Vierge.** — In-18 de 126 p., avec 2 illustr., 180 f. — Paris, Librairie du Carmel, 27 rue Madame, 6e, 1948.

S'inspirant de l'Evangile et l'interprétant à la lumière que projette sur lui l'expérience spirituelle des saints, le R. P. contemple la beauté de Marie dans le charme de sa pure jeunesse, dans la splendeur de sa vie morale, dans le développement de sa vie spirituelle et trinitaire, dans le rayonnement de son amour pour les âmes qu'elle sait conduire, en se les attachant et en les formant, jusqu'aux plus hauts degrés de l'union à Dieu. Parmi les chants de louange et d'amour qui montent si nombreux à notre époque vers notre Mère du ciel, celui-ci a su trouver une mélodie d'une singulière et profonde beauté : c'est le cantique des contemplatifs à celle qui fut une pure « transparence de Dieu ».

58e ANNEE (6e SÉRIE) N° 23 3 JUIN 1948

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Les pouvoirs de l'homme sur l'homme. — II. Armes secrètes. — III. Les Sumériens et les origines de la civilisation. — IV. La recherche médicale aux U. S. A. — V. La « glycolisation ». — VI. Guerre ou Paix, où allons-nous ? — VII. Brèves indications sur divers sujets : christianisme et civilisation au Canada, — Divination par le pendule, — Mme Guyon avant Fénelon, etc...

I

Chateaubriand a comparé, quelque part, le destin mobile des humains avec celui des autres êtres :

« Cette mobilité des choses humaines, écrit-il, est d'autant plus frappante qu'elle contraste avec l'immobilité du reste de la nature. Comme pour insulter à l'instabilité des sociétés humaines, les animaux eux-mêmes n'éprouvent ni bouleversements dans leurs empires ni altération dans leurs mœurs. J'avais vu, lorsque nous étions sur la colline du Musée, des cigognes se former en bataillon et prendre leur vol vers l'Afrique. Depuis 2.000 ans elles font le même voyage... Du haut de leurs nids, que les révolutions ne peuvent atteindre, elles ont vu au-dessous d'elles changer la race des mortels... » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Première partie).

Avec les années, cette mobilité du genre humain semble s'aggraver de plus en plus. Tout change autour de nous plus vite et plus radicalement qu'autrefois. Tout le XIXe siècle a été grisé par l'allure que prenait cette marche des hommes. Et l'on appelait cela le *progrès !* De nos jours, l'humanité est moins glorieuse de ses découvertes. Elle est moins sûre qu'elles nous conduisent au bonheur que nous rêvons tous. C'est ce que constate, dans les *Etudes* d'avril 1948, le Dr E. de Véricourt, dans un article intitulé : *Les pouvoirs biologiques de l'homme sur l'homme*, que je voudrais rapprocher d'un autre article du même numéro, dans la même Revue, signé Jean Abelé, sur *la Guerre secrète des Laboratoires*.

En tête de son étude, le Dr de Véricourt éprouve le besoin de rappeler les paroles prononcées par Pierre Curie, en 1902, au moment de recevoir, à Stockholm, le prix Nobel :

« On peut se demander, disait Curie, si l'humanité a avantage à connaître les secrets de la nature, si elle est mûre pour en profiter, ou si cette connaissanc ne lui sera pas nuisible. L'exemple de la découverte de Nobel [1] est caractéristique. Les explosifs puissants ont permis aux hommes de faire des travaux admirables ; ils sont aussi un moyen terrible de destruction entre les mains des grands criminels qui entraînent les peuples vers la guerre. »

Cela n'empêchait pas Curie de conclure avec un optimisme voulu :

« Je suis de ceux qui pensent avec Nobel que l'humanité tirera plus de bien que de mal des découvertes nouvelles. »

Hélas ! il semblerait plutôt que deux guerres effroyables aient, depuis 1902, donné un singulier démenti aux prévisions de Pierre Curie. Et encore est-il probable que sous le nom de « bien et mal de l'humanité », Curie n'entendait que le développement du bien-être parmi les hommes, l'élévation du « niveau de vie ». Pour nous, qui regardons avant tout les âmes et qui sommes épouvantés par les destructions spriritualles, le refroidissement de la charité dans les cœurs, la perte de la foi, l'accroissement de l'esprit de lucre et de jouissance, en un mot la marche à la barbarie par le culte exclusif de la matière, combien ne sommes-nous pas plus anxieux et plus réticents, en présence du prétendu *progrès* dont notre génération a été à la fois témoin et victime.

Cela dit, dressons rapidement et comme en un dyptique, le tableau sommaire des pouvoirs nouveaux acquis par l'homme *sur* l'homme, et trop souvent *contre* l'homme.

Dans le domaine médical, on a fait des découvertes extraordinaires depuis 100 ans. Cela débute, vers 1850, par les observations de Davaine sur la bactéridie charbonneuse. Il n'en voit pas tout de suite l'importance. Mais les travaux de Pasteur, quelques années plus tard, la lui font comprendre.

En 1866, Villemin démontre l'inoculabilité de la tuberculose. En 1872, Coze et Felz soupçonnent le streptocoque que Pasteur identifie en 1880. Hansen découvre, en 1873, le bacille de la lèpre. Koch, jeune médecin de Silésie, se fait un nom, dès 1876, par ses trouvailles bactériologiques et il donne son nom à un nouveau bacille, le redoutable agent de la tuberculose. C'est lui, également, qui découvre en 1884, le bacille du choléra. A partir de cette époque, on peut dire que la voie est ouverte. Le palmarès des trouvailles se grossit d'année en année :

1880, bacille de la fièvre typhoïde, par Eberth ; 1881, pneumocoque, par Pasteur ; 1883, bacille diphtérique par Klebs et Lœffler ; 1884, bacille tétanique par Nicolaëv ; même date, staphylocoque par Rosenbach ; 1885, colibacille par Escherisch ; 1886, méningocoque par Weichselbaum ; 1888, bacille dysentérique par Chantemesse et Widal. Un peu plus tard, Kitasato et Yersin découvrent le bacille

[1] Tout le monde sait que Nobel est l'inventeur des explosifs à la nitroglycérine et de la dynamite. Il a fondé cinq prix destinés à récompenser « les bienfaiteurs de l'humanité ».

de la peste, Schaudinn, celui de la syphilis, le déplorable *treponema pallidum*, Noguchi, celui de la fièvre jaune (1920).

Il est vrai qu'il ne suffisait pas de découvrir les microbes homicides, mais il importait d'organiser la lutte contre eux ! On n'y a pas manqué et la plupart des bacilles en question — non pas tous à vrai dire — ont pu être efficacement pourchassés, dans les organismes humains, notamment au moyen de *vaccins*, dont ces bacilles eux-mêmes fournissaient les éléments.

Loyalement toutefois, le Dr de Véricourt observe que, dans le monde des chercheurs scientifiques, il s'est trouvé des savants — on devrait dire plutôt des monstres — qui n'ont pas hésité à prendre pour cobayes d'expérience les hommes eux-mêmes. Nous voulons parler, avant tout, des expériences que les dossiers du procès de Nuremberg ont révélées. Dans les camps de Dachau, on inoculait la malaria aux prisonniers, dans ceux de Sachsenhausen et Natzweiler, on injectait la fièvre jaune ; dans ceux de Büchenwald et Natzweiler, on étudiait, de la même façon, le typhus exanthématique. Ailleurs ou là-même, on faisait des recherches sur la typhoïde, la paratyphoïde, le choléra, la diphtérie. Sans doute, on n'infectait pas les prisonniers simplement pour les tuer, mais bien pour découvrir des remèdes ou des vaccins dont profiteraient les armées allemandes et la science allemande. Mais il n'en reste pas moins que des milliers et des milliers de prisonniers, juifs ou non-juifs, sont morts des suites de ces criminelles recherches !

Avec raison, le Dr de Véricourt rappelle ici le mot de Pantagruel, dans Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » Et il ajoute : « Mais c'est peut-être aussi la ruine de l'humanité civilisée, car le savoir n'est pas toute la civilisation... »

Les découvertes microbiennes ne sont pas au surplus l'unique résultat des efforts de la science médicale, depuis cent ans. On a essayé de pénétrer jusqu'aux sources de l'activité mentale. Une nouvelle branche de la thérapeutique a pris le nom de *convulsothérapie*, une autre se nomme la narco-analyse .Notre guide les caractérise de la façon suivante :

« Tantôt il s'agit, dans la convulsothérapie, de stimuler, par des secousses énergiques, la vigilance des centres nerveux qui règlent nos états d'humeur. Tantôt il s'agit, comme dans la narco-analyse, de lever le contrôle du psychisme supérieur à la faveur d'un demi-sommeil artificiel et de mettre à nu les ressorts du comportement. »

Dans la convulsothérapie, les agents principaux, sont l'injection d'insuline et le choc électrique.

On devine sans peine que dans la narco-analyse, on emploie des narcotiques de diverse nature, dans le but de débloquer des forces que la maladie mentale empêche d'entrer en action, — tout cela du reste extrêmement délicat et souvent dangereux.

On peut en dire autant de l'emploi des produits hormoniques et vitaminés. On en peut tirer de puissants et utiles effets, mais en agissant avec prudence et modération. Hormones et vitamines n'en constituent pas moins deux chapitres très intéressants de la science la plus récente, c'est-à-dire datant de moins de 50 ans (découverte de l'adrénaline en 1901, de la vitamine B1, en 1913).

Mais ce qu'il y a de plus récent encore, ce sont les découvertes concernant la procréation humaine et la transmission des hérédités. Voici comment, dans la Presse médicale du 30 octobre 1942, Ernest Huant décrivait ce qu'il ne craignait pas d'appeler « le fait le plus transcendant de toute la biologie » :

« Une cellule à peine plus grande que la moyenne des autres, — réserves nutritives mises à part, — de composition générale identique aux autres, va, étant placée dans un milieu approprié, se segmenter à l'infini, suivant un ordre tel que l'ensemble des cellules ainsi formées reproduira un organisme aussi complexe que celui dont est détachée la cellule-mère.

Dans la minuscule sphérule primitive, d'où sortira un organisme humain, tout est contenu à l'état potentiel, depuis la couleur individuelle des cheveux, jusqu'à la façon particulière de réagir à un coucher de soleil. »

L'œuf humain fécondé (ou zygote [2]), dont la division amène la constitution d'un nouvel être humain contient tous les caractères de ce nouvel être. C'est là-dessus que la science la plus récente a multiplié ses recherches. Elle a voulu savoir d'où venait le sexe de l'enfant, où résidait le patrimoine transmis par l'hérédité à cet enfant. Morgan et ses collaborateurs, dont les travaux sur la mouche drosophile — la plus connue de ces mouches est celle du vinaigre — font autorité, croient en pouvoir donner les conclusions que voici :

L'œuf humain renferme, disposés en 24 paires, dans son noyau 48 filaments appelés *chromosomes*. La moitié des chromosomes sont fournis par le père et, naturellement, l'autre moitié par la mère. Or, sur toute la longueur de chromosomes sont disposées des particules appelées *gènes*. Tout cela est infinitésimal. Les gènes mesurent en effet de 1 à 12 centièmes de micron, c'est-à-dire de millième de millimètre. Les gènes sont les porteurs des caractères héréditaires, qu'il s'agisse des caractères normaux ou des caractères morbides. Il y a des milliers de ces gènes dans l'œuf humain. Chacun d'eux a un rôle particulier dans la formation et le développement de l'individu : fixation du groupe sanguin, coloration et forme des cheveux, aspect du nez, des lèvres, des oreilles, etc. Il faut parfois plusieurs gènes pour déterminer tel ou tel caractère organique. C'est ainsi que quatre gènes au moins participent au tracé et à la couleur de l'iris, que trois autres collaborent aux lignes de la main, tant scrutées jadis par les chiromanciennes. La taille, la vitesse de croissance, la longévité, la résistance à diverses maladies telles que la tuberculose doivent être liées de la façon la plus étroite à la répartition et aux caractères de ces gènes des chromosomes, dans le noyau de l'œuf humain.

Comment agissent ces gènes ? On suppose que c'est au moyen de sécrétions humorales dans le genre des hormones. On sait d'autre part que certains gènes sont supérieurs aux autres, par exemple le gène des yeux noirs, dans l'un des ascendants, l'emporte sur le gène des yeux bleus dans l'autre ascendant. Cela toutefois n'est pas absolu et tout le monde a pu remarquer que dans certaines familles nombreuses, de dix ou douze enfants, il y

[2] Le nom de zygote, qui était donné jusqu'ici à l'une des phases de l'évolution du microbe de la malaria ou du paludisme, est donné actuellement aussi à l'union dans une seule cellule, de l'élément mâle et de l'élément femelle.

a souvent la série brune et la série blonde ou du moins tendant vers le blond. Par ailleurs, le développement de l'enfant, à partir de l'œuf est conditionné évidemment par le milieu au sein duquel se fait ce développement. C'est ce qui explique les différences qui peuvent exister entre deux jumeaux provenant bien d'un seul œuf ou monozygotes, ce qui est le cas des vrais jumeaux, ceux qui se ressemblent le plus entre eux.

Mais dès lors que le déterminisme génétique n'est pas absolument fixé, il était inévitable que l'idée naquît, chez les expérimentateurs, d'essayer de le diriger !

« L'homme maître de son hérédité, l'homme influant à son gré sur le sexe de sa descendance, ne voilà-t-il pas un vieux rêve qui hante les démarches de la biologie moderne ? Deux sciences qui se complètent, la génétique et l'eugénique, le portent désormais dans leur sein. »

Seulement ne va-t-on pas entrer dans un domaine interdit, dans celui que Dieu même s'est réservé ? Faire de la procréation humaine l'affaire d'un « haras » ? Déjà Platon parlait d'un choix à faire par l'Etat parmi les reproducteurs des enfants de la République idéale. Il écartait de la reproduction toutes les femmes, même saines et bien conformées, en deçà de 20 ans ou au-delà de 40. Pour les hommes, on ne pouvait être apte qu'entre 30 et 60. De nos jours, des biologistes tels que Muller ont préconisé aussi des établissements de procréation humaine, d'où seraient écartés les inaptes et où ne seraient admis que les mieux doués. On arriverait ainsi infailliblement, paraît-il, à la formation d'une humanité supérieure !

C'est avec de telles idées qu'un Etat — celui de Hitler — en vint aux lois de l'eugénisme et aux mesures légales de stérilisation. Un tel exemple est bien fait pour exciter l'horreur. Quand on songe à ce qu'on entendait alors outre-Rhin par « humanité supérieure », quand on pense aux individus qui en étaient les modèles officiels, on est épouvanté à la perspective des imitations qu'un tel précédent pourrait faire naître, avec les techniques actuelles et celles que l'on compte encore mettre au point.

Car, on ne l'ignore pas, les doctrines de l'eugénisme ne sont pas restées dans le domaine du rêve. Elles ont abouti déjà à d'innombrables crimes. En voici la preuve, dans les dossiers de Nüremberg :

« De mars 1941 à janvier 1945 environ, des expériences de stérilisation furent effectuées dans les camps de concentration d'Auschwitz et de Ravensbrück et dans d'autres endroits. Le but de ces expériences était la mise au point d'un moyen permettant la stérilisation de millions d'individus avec un minimum de perte de temps et d'efforts. Ces expériences ont été effectuées au moyen des rayons X, d'interventions chirurgicales et de différents produits chimiques. Des milliers de victimes ont été stérilisées avec de graves conséquences au point de vue mental et physique. » (Suivent les noms des accusés).

Ne voit-on pas l'abus affreux que de telles pratiques pourraient engendrer, en temps de guerre, encore plus qu'en temps de paix, alors que tout semble permis, pour anéantir l'adversaire !

Rapprochons de l'*eugénisme* les méthodes dites d' « euthanasie ». En Allemagne on a pratiqué cette dernière aussi sur une grande échelle, pour alléger la machine de guerre allemande.

« Ce programme (celui de l'euthanasie) comportait la destruction systématique et secrète des personnes âgées, folles, malades, incurables, des enfants anormaux et autres, au moyen des gaz, d'injections toxiques et différentes autres méthodes appliquées dans les pouponnières, les hôpitaux, les asiles. »

Naturellement, ces méthodes scientifiques et barbares ont été aussi appliquées pour l'extermination des Juifs !

Alors, quelle conclusion devons-nous tirer de tels faits ? A quoi sert le progrès ? Quel bilan du bien et du mal en résulte. De quel côté penche la balance ? — Dès maintenant nous savons que les gènes, transmetteurs de l'hérédité, sont sensibles aux intoxications par l'alcool, aux chocs électriques et thermiques. Des mutations brusques peuvent être provoquées par des moyens en notre pouvoir. On a souvent affirmé que les conséquences de l'emploi de la bombe atomique ne seront pleinement connues que lorsque les femmes et les hommes qui en ont réchappé auront passé l'âge d'avoir des enfants ! C'est dire que l'énergie que la science actuelle est capable de libérer de l'atome — énergie presque incalculable, en comparaison de nos moyens antérieurs — pourrait avoir sur les gènes et donc sur la transmutation de l'espèce humaine, des effets prodigieux.

« Selon des spécialistes avertis, l'hérédité dirigée n'est pas une impossibilité d'avenir. Les expériences faites chez l'animal (souris, lapin) permettraient d'envisager la détermination volontaire du sexe par action chimique, électrique ou humorale sur les spermatozoïdes intéressés. On envisage même l'hypothèse d'une vaccination, d'une immunisation conférée contre la procréation d'un sexe donné. »

M. de Véricourt a donc bien raison de conclure :

« On ne perçoit pas sans quelque vertige ces perspectives d'avenir. Elles expliquent l'ivresse émerveillée des savants courbés sur leurs tâches, dans la pauvreté de nos laboratoires, mais elles exigent méditation... L'homme possède-t-il la capacité d'user sans abus de ses découvertes ? Sera-t-il assez sage pour échapper à la tentation d'un caporalisme biologique, consécration de sa puissance ? Des excès de pouvoirs — nous en avons donné de lamentables exemples — ne seront-ils pas l'effroyable rançon de nouvelles forces éveillées ou révélées ? « Une tragique discordance est apparue, écrit le Dr Lavalée, entre l'éblouissante réussite de la technique et le dépérissement de la civilisation : *par le savoir nous sommes devenus des demi-dieux, par les mœurs nous avons rejoint les barbares. C'est une situation intenable d'être écartelés de la sorte* [3]. »

II

S'il en est ainsi, dans le domaine médical, qui est par définition le domaine de la lutte de l'homme contre la maladie et les maux physiques dont l'homme est menacé, que trouverons-nous dans le domaine de la recherche scientifique, dans un but militaire, en temps de guerre ?

C'est ce que M. Jean Abelé essaie de nous dire, dans les *Etudes*, en résumant pour nous deux livres récents : J. P. Baxter, *Les Secrets de la Science américaine*, et Alb. Ducrocq, *Les Armes secrètes allemandes*.

Résumant, à notre tour, un résumé, nous nous bornerons à de très brèves indications.

[3] C'est nous qui soulignons. La citation du Dr Lavalée se trouve dans : « *La Déconvenue d'un siècle de progrès* », Concours médical, 28 juin 1947.

Le premier problème qui se posait, dans les deux camps, était celui de la mobilisation des savants. Selon J. P. Baxter :

« Les Etats-Unis ont traité le personnel scientifique plus maladroitement que la Grande-Bretagne, mais infiniment mieux que les Allemands. »

Au mois d'août 1940, arrivait à Washington une mission scientifique britannique dirigée par sir H. Tizard. Des deux parts, on s'aperçut que l'on était plus avancé en moyens de guerre secrets que chaque partenaire ne l'avait présumé de l'autre. Mais les Britanniques apportaient plus de renseignements que les Américains. Cependant la mobilisation des hommes de science fut faite de manière un peu empirique et non sans que l'on eût à se débattre contre les exigences des centres de recrutement pour le service armé. En pratique, on fit appel aux sommités scientifiques reconnues. Et les maîtres désignèrent leurs meilleurs élèves ou amis comme collaborateurs. Le recensement total arriva à 690.000 hommes et femmes. Le mérite du succès revint, avant tout, à la haute intelligence du président Roosevelt.

Dans le camp d'en face, le camp allemand, toute autre était la situation. Sans doute l'Allemagne possédait des laboratoires bien outillés et nombreux, dirigés par des savants qualifiés.

« Mais elle ne misa pas dès le début sur l'activité scientifique et les armes nouvelles que la science pouvait lui procurer. Elle avait préféré miser sur l'offensive brusquée, menée par une écrasante supériorité numérique en hommes, en avions, en chars d'assaut, en canons. »

Elle garda sa confiance jusqu'à la défaite de Stalingrad, en 1942. Mais, après cette défaite, elle mit tout son espoir dans les armes secrètes. Ces armes lui servaient à deux fins : en les annonçant par la propagande, on maintenait le moral de la nation, et on conservait l'esprit de défensive de l'armée, qui ne pouvait plus pratiquer l'offensive. On recula avec lenteur. On donna ces reculs comme faisant partie d'une haute stratégie. On parvint ainsi à poursuivre la lutte jusqu'à épuisement complet de la nation. Mais les armes secrètes, sans cesse promises, ne furent réalisées que dans une mesure insuffisante. La mobilisation scientifique, commencée trop tard, fut en retard de 8 à 10 mois sur le plan prévu. En outre, les bombardements anglais et américains détruisirent plus d'une fois les installations en activité. Les persécutions raciales privèrent l'Allemagne de savants de marque. D'autres sabotèrent la production par horreur du nazisme. La Wehrmacht marquait de la défiance envers les armes secrètes que l'on ne fabriquait qu'en la privant elle-même de canons et de munitions ! Le 20 juillet 1944, l'attentat contre Hitler révélait cette opposition d'une partie de la Wehrmacht. Le 25 juillet, Hitler conférait les pleins pouvoirs à Himmler pour la guerre totale. Le 26, Gœbbels lançait la triomphale proclamation suivante :

« La mise en ligne de notre arme V1 n'est en quelque sorte qu'un prologue, mais d'une importance décisive, car elle s'accomplit dans un cadre absolument nouveau et mettra l'ennemi devant des faits inédits qui le prendront au dépourvu... J'ai vu dernièrement des armes allemandes modernes dont le seul aspect m'a donné la certitude de notre victoire [4]. »

Le V1 était un avion de 7,85 de longueur sur 5,40 d'envergure, mû par un moteur à réaction et stabilisé par un gyroscope. Il était dirigé à l'aide d'un compas magnétique. Il fallait au départ le lancer comme un obus. Du 13 juin au 1er août 1944, alors que la bataille de Normandie battait son plein, les Allemands lancèrent 5.340 V1, qui tuèrent 4.735 personnes, en blessèrent 14.000 et détruisirent 17.000 maisons.

Les Anglais ripostèrent non seulement en accentuant leurs efforts en Normandie, mais au moyen de barrages de ballons captifs et surtout par la *radio-fusée de proximité.* Cette fusée appelée VT contient un minuscule appareil de T. S. F. Les ondes émises par cet appareil se réfléchissent sur l'objectif à atteindre quand elles arrivent à proximité de cet objectif, et l'onde réfléchie actionne le détonateur, en sorte que l'obus n'éclate qu'à proximité de son but et dans les conditions les plus favorables pour le détruire ! Les services de renseignements ayant informé les Alliés de la fabrication des V1, la fusée de proximité fut mise au point et arriva en Angleterre trois mois avant les premiers V1. Résultats :

« Le dernier jour où les V1 arrivèrent en grande quantité, 104 furent détectés par radar. Sur ce nombre 4 seulement parvinrent à Londres. Seize ne parvinrent pas jusqu'à la côte, 14 furent détruits par la R. A. F., 2 par les ballons et 68 par l'artillerie antiaérienne. »

Il va sans dire que cette dernière artillerie utilisait uniquement la fusée de proximité. Son chef, le général Pyle, en envoyant son rapport, écrivit sur l'enveloppe : « Avec mes compliments à l'O. S. R. D. (Office de recherche scientifique américain), qui a rendu la victoire possible. »

La fusée de proximité servit encore à repousser la fameuse offensive de von Rundstedt, sur la Meuse. Le général Patton pouvait écrire alors :

« Le nouvel obus avec la drôle de fusée est dévastateur. L'autre nuit, nous avons pris sous un feu concentré un bataillon allemand, qui cherchait à traverser la rivière Sauer, et nous avons effectivement compté 702 morts. Je crois que quand toutes les armées auront cet obus, il nous faudra trouver quelque autre méthode de guerre. »

En fait, on peut estimer qu'après la bombe atomique la fusée de proximité est la plus extraordinaire réalisation scientifique de la guerre, c'est-à-dire l'engin de destruction humaine le plus terrifiant.

Le V2 était conçu sur un modèle tout différent du V1. Cette fois, il s'agissait d'une fusée géante, qui n'était que le perfectionnement d'un système étudié dès 1929, 10 ans avant la guerre.

Le poids total du V2 au départ était de 13 tonnes, se réduisant à 4 en fin de parcours. La différence, soit 9 tonnes, était représentée par la combustion des liquides propulseurs : alcool méthylique et oxygène liquide. La charge explosive était d'environ une tonne. Voici le schéma du fonctionnement de

[4]. On sait que la lettre V n'est pas l'initiale, en allemand, d'un système de fabrication ou d'un engin quelconque, mais celle du mot *Vergeltung :* représailles, tout comme en français V pourrait signifier *Vengeance.* Les différents V 1 ou V 2 sont donc des tentatives successives de « vengeance » contre les Alliés.

l'ensemble : une turbine à eau oxygénée d'une puissance de 700 CV actionnait les pompes qui injectaient l'alcool et l'oxygène à la vitesse de 130 kilos par seconde, dans la tuyère où le mélange brûlait durant environ 70 secondes.

La stabilité de la fusée était assurée par deux gyroscopes. Le V2 partait verticalement et s'élevait à 25 km. Changeant alors de direction, il décrivait un grand arc de cercle vers le but à atteindre. Lorsque ses réserves de carburant étaient épuisées, il continuait sa route, en vertu de la vitesse acquise et de la pesanteur. Sa portée était environ de 350 km. Il pouvait donc atteindre Londres, à partir du nord-ouest de la France, de l'ouest de la Belgique et de la basse Hollande. Les premiers V2 partirent de Belgique, le 8 septembre 1944. De cette date jusqu'à la fin de la guerre, 4.300 fusées furent lancées, dont 1.950 tombèrent sur Londres, tuant 2.760 personnes et en blessant 6.750. Contre les V2, aucune parade efficace ne put être obtenue, en raison de la vitesse de l'engin qui atteignait 4 fois celle du son.

Les Allemands avaient conçu un plan encore plus audacieux. L'équipe du professeur von Braun, qui avait mis au point le V2, présenta à Hitler, au début de 1944, le plan d'une fusée-gigogne qu'on aurait appelée A9 - A10, et qui aurait été capable de franchir l'Atlantique pour aller bombarder l'Amérique ! Il s'agissait en bref d'un assemblage de deux fusées, la mère et la fille, celle-ci disposée sur la première. Au départ, la fusée-mère s'élève dans les airs, et quand ses réserves sont épuisées un homme allongé dans l'axe de la fille, donc debout au départ, puis couché à plat ventre durant le reste du parcours, détache la fille de la mère, au bout de 90 secondes très exactement, met en route son moteur à réaction, l'oriente, en hauteur, sur 45°, monte jusqu'à 285 km, d'où il redescend vers l'atmosphère, qu'il utilise pour effectuer un vol plané de 4.000 km, au bout duquel, il déclanche sa bombe d'une tonne, puis va atterrir plus loin en parachute. La durée totale du parcours, à la vitesse moyenne de 7.500 km-heure, aurait été de 40 minutes !

Mais l'utilisation d'un tel engin soulevait de graves objections. Le pilote résisterait-il à la pression exercée par la vitesse ? Cette pression eût été de 2 à 5 fois supérieure à celle qui découle de l'accélération en chute libre. Or, à partir de 4 fois, il se produit, dans l'homme qui subit cette pression, des troubles circulatoires, de la cécité momentanée, ce qu'on appelle « le voile noir », dans les bombardements en piqué.

Il aurait donc fallu un dressage de pilotes très délicat et très poussé. En outre, le prix total de l'appareil était-il comparable au résultat escompté : une bombe d'une tonne sur un objectif trop vaste pour que l'on pût avoir la certitude de toucher à des points vitaux !

L'idée ne fut donc pas retenue. Von Braun proposa alors un modèle de sous-marin capable d'aller lancer un simple V2, à proximité de New-York. Mais il aurait fallu posséder la maîtrise des mers, pour employer ce moyen, tout comme la maîtrise des airs eût été indispensable pour lancer depuis la Norvège des avions-géants de bombardement, sur l'Amérique, avec assez de carburant pour l'aller et le retour sans escale. De fait, on s'était arrêté, en Allemange, à ce dernier moyen et le 27 avril 1945, trois jours avant la disparition de Hitler, 400 avions Heinkel, capables de couvrir 11 à 12.000 km sans escale, ce qui permettait l'aller et retour aux Etats-Unis, se trouvaient rassemblés près d'Oslo. Mais ils n'eurent pas le temps d'entrer en action.

Les Allemands n'avaient donc cessé de travailler à des armes secrètes jusqu'à la fin. On sait qu'en Norvège leur réserve d'eau lourde fut détruite par l'action audacieuse de « résistants » norvégiens. Cela mit l'Allemagne très en retard, si bien que « malgré les recherches effectuées par les actuels occupants de l'Allemagne, aucun indice n'a été découvert que les travaux fiévreusement poussés des savants allemands dans le domaine atomique aient abouti à une réalisation. »

Il résulte de tout cela que l'Amérique a gagné de vitesse l'Allemagne, dans la lutte de réalisation scientifique en vue de la guerre. A quoi tient cette victoire ? L'Allemagne était pourtant partie plus tôt, puisqu'elle avait prémédité la guerre. Mais on estime qu'elle commit deux fautes énormes, l'une tenant à l'homme qui la dirigeait, l'autre qui découlait du régime nazi lui-même. Hitler lança la guerre sans attendre d'avoir une arme totalement inédite, en se fiant à la rapidité de la *Blitz-Krieg* — la guerre-éclair — et à la supériorité en armes connues. Et il ne lança la recherche scientifique qu'après l'échec reconnu de l'offensive prolongée de 1939 à 1942. En outre, même lorsque la mobilisation scientifique fut effectuée, le dirigisme gouvernemental, conséquence de l'esprit nazi, fut nuisible au développement de la recherche. Au lieu de laisser les savants aller de l'avant, à leur guise, dans le sens qui leur paraissait le plus efficace, on leur traça le plan de leur travaux. Selon Rauschning, Hitler aurait dit :

> « La science est un phénomène social qui se mesure au bien ou au mal qu'elle fait à la société. *L'idée d'une science libre et sans entraves est absurde.* »

Et Himmler trouvait stupide que l'on se préoccupât, en histoire, de la vérité :

> « La seule chose qui nous intéresse, disait-il, est la fin pour laquelle ces gens-là (les historiens) sont payés par l'Etat, à savoir : exprimer des opinions historiques qui renforcent l'orgueil national dont notre peuple a besoin. »

Il semble bien que l'U. R. S. S. n'ait pas une autre idée de l'impartialité historique ou philosophique !

Il s'ensuivit deux conséquences graves :

1° Des savants de grande valeur, pourchassés pour leur indépendance d'esprit, quittèrent l'Allemagne et furent perdus pour elle, s'ils n'allèrent pas porter à d'autres le concours de leur savoir.

2° Les savants allemands restés dans leur pays durent obéir à des consignes qui limitaient le champ de leurs inventions. Un exemple frappant de ce fait est celui du *radar à ondes centimétriques.*

Tout le monde sait, en gros, actuellement, ce que c'est qu'un *radar :* un poste de T. S. F. émettant un train d'ondes courtes et puissantes, qui se réfléchissent sur les objets rencontrés en cours de route et reviennent actionner un récepteur jumelé avec le poste émetteur. Des dispositifs ingénieux

PROPERTY OF
WESTON COLLEGE LIBRARY
WESTON, MASS.

permettent d'enregistrer la distance de l'objectif rencontré, sa direction même, à tel point que le radar fournit une sorte de vue panoramique de tout ce que le regard de l'observateur pourrait distinguer, même quand il y a brume ou nuage. Ce fut le radar qui permit aux Britanniques de pourchasser les sous-marins allemands et de les couler presque à coup sûr.

Mais les Allemands connaissaient le *radar*. De plus, un poste radar britannique intact tomba entre leurs mains au printemps de 1942. Ils construisirent donc des postes anti-radar, captant les émissions du radar et donnant l'alerte aux sous-marins. Ce fut alors que le caporalisme allemand fut pris en défaut. Les ondes utilisées au radar étaient des ondes se mesurant par mètres : *ondes métriques*, et les savants allemands, sur l'ordre de leur gouvernement construisaient des anti-radars du même ordre. Or, les Anglais, aidés par les Américains, imaginèrent de modifier la nature des trains d'ondes limitées à quelques centimètres. Dès 1943, les avions anglais avaient le nouvel appareil. Les Allemands systématiquement limités aux *ondes métriques*, ne surent s'opposer aux *ondes centimétriques*, dont ils ne soupçonnèrent pas l'emploi, que par des palliatifs insuffisants et le massacre des sous-marins recommença comme avant ! Les Allemands ne virent d'autre remède que la fabrication de sous-marins pouvant rester longtemps en plongée, grâce à un tube d'aération d'une dizaine de mètres de longueur, ou pouvant atteindre de grandes vitesses même en plongée. Mais, à la fin de la guerre, ces nouveaux types allaient seulement entrer en action. Là encore, le temps avait travaillé contre eux.

Peut-être nous sera-t-il permis de ne pas voir, dans cette défaite, *en vertu du temps*, un simple fait de *hasard*. Il n'y a pas de hasard, pour le chrétien, mais le monde obéit à un « dirigisme supérieur », que nous appelons la Providence. C'est encore à elle que nous aurons confiance, dans l'évolution ultérieure du « progrès », si souvent redoutable pour l'humanité. C'est le moment de prier et beaucoup !

III

C'est le privilège des chroniqueurs de passer, en un instant, d'une époque à une autre, avec la rapidité familière à l'esprit et inaccessible aux rayons matériels les plus agiles.

Nous venons de parler de faits qui semblent, aux yeux de beaucoup de nos contemporains, présager la fin prochaine de notre planète et par conséquent de toute notre civilisation. Et voici que, dans *La Revue* du 1er avril 1948, M. Albert Vincent nous invite au contraire à revenir *à l'Aube de la Civilisation*. C'est le titre de son article.

Il nous y parle des Sumériens.

Les Sumériens, direz-vous ? Qu'est-ce à dire ?

Transportez-vous dans le temps, au quatrième millénaire avant J.-C., donc environ 2.000 ans avant Abraham, et, dans l'espace, au fond du golfe Persique, dans le delta marécageux du fleuve double : le Tigre et l'Euphrate. Il y a là un petit peuple, à tête ronde, aux lèvres fines, peuple de cultivateurs trapus et musclés, gardant la barbe mais rasant la moustache. Ce sont les Sumériens. Et on les regarde aujourd'hui comme les ancêtres lointains de notre civilisation. Pourquoi ? Parce qu'ils ont inventé l'agriculture, filé le lin et la laine, domestiqué le bœuf, le porc et l'âne, inauguré le commerce et les relations internationales, découvert le système numérique décimal, en comptant sur leurs doigts, la division sexagésimale de l'heure en minutes et secondes, enfin et surtout deviné le principe de l'écriture, et poussé la pratique religieuse jusqu'aux confins de la philosophie morale et même métaphysique.

Ne croyez-vous pas que ce peuple vaut la peine qu'on s'arrête un instant à son histoire et à ses réalisations ?

D'où venait-il ? Lui-même n'en savait rien. Les Sumériens se disaient autochtones, dans le lieu où ils ont prospéré, c'est-à-dire en Basse - Chaldée, comme on vient de le dire. Mais les archéologues ne pensent pas que cela soit possible. Le pays du delta Tigre-Euphrate est fertile sans doute, mais il est bas, marécageux, tout en alluvions grasses et visqueuses, que l'été dessèche et fendille. Il est clair qu'un peuple ne peut se fixer dans une telle région, en dépit des fièvres et des incommodités, que contraint et forcé. Il est chassé d'ailleurs par des peuples plus forts.

Autre raison, plus décisive encore : le *Kaunakès* — ce lourd vêtement de laine que portent les Sumériens — convient mal en un pays de chaleur humide. Il est l'indice d'un temps où le peuple qui le porte, comme vêtement traditionnel et national, habitait des régions plus froides.

Troisième preuve : les Sumériens connaissent les métaux et possèdent une technique métallurgique qu'ils n'ont pu apprendre en un sol dépourvu de minerais comme celui de Basse-Chaldée.

« De l'avis des savants les plus autorisés, les Sumériens seraient venus de l'Asie centrale, des steppes kirghizes, de la région de l'Altaï et du bassin de l'Irtych, puissante rivière russe, qui a plus de 3.500 km de parcours et est un affluent de gauche de l'Obi. »

Quand quittèrent-ils leur habitat primitif ? Combien mirent-ils d'années ou de siècles, pour passer l'Oural, contourner la Caspienne, franchir les hauts cols du Caucase et aboutir au cul-de-sac du golfe Persique ? C'est ce qu'on ignore totalement.

Tout ce que l'on peut conjecturer, c'est que leurs pérégrinations s'achevèrent en Basse - Chaldée, au cours du Ve millénaire, avant l'an 4.000. Le quatrième millénaire demeure pour nous, à leur sujet, encore préhistorique. Mais l'histoire proprement dite commence vers la fin de ce IVe millénaire et entame largement le IIIe. Puis, des Sémites, venant du sud et de l'ouest les cernent, les pressent de toutes parts. Avec Sargon, les Sumériens sont refoulés dans la partie la plus méridionale de la Basse-Chaldée. Un instant, le roi Goudéa, dont le Louvre possède plusieurs statues, se rend indépendant et fait figure, à la tête des Sumériens, de grand roi. Mais, de plus en plus, Sumériens et Sémites tendent à se fondre ensemble et au cours du XXIVe siècle avant Jésus-Christ, c'est-à-dire environ 300 ans avant Hammourabi, le grand législateur de Babylone, les Sumériens disparaissent de l'histoire, absorbés par des peuples plus vigoureux, plus nombreux et plus jeunes, mais se survivant par les découvertes dont nous avons donné plus haut la

liste sommaire et auxquelles nous allons revenir.

Parlons d'abord de la religion sumérienne. A tout seigneur, tout honneur. On sait du reste que la religion a été à l'origine de toutes les institutions civilisatrices, des arts de toute nature et de tout ce qu'on peut appeler le progrès humain. Mais en ce qui concerne la religion primitive, une remarque très importante s'impose. Il faut distinguer entre la foi en Dieu et le culte des forces intermédiaires De nos jours, par exemple,

« sous le vernis de l'Islam, l'Arabe nomade des déserts de Syrie pratique l'animisme. Il peuple l'espace de Djinns, des forces libres, passionnées, susceptibles d'être invoquées et fléchies. Allah, au-dessus de tout, règne et ne gouverne pas. On jure par son nom, mais c'est au wély voisin et familier que la femme s'en va demander la paix du foyer ou la guérison de son enfant. »

Cela fait songer à ces « croyants » trop pratiques dont le culte se porte plus volontiers vers quelque saint guérisseur plus ou moins historique que vers la Sainte Trinité ou vers Jésus-Christ !

A Sumer, on trouve quelque chose d'analogue Le prêtre, fonctionnaire national, adore le principe de fécondité de la nature, qui n'est autre que le principe créateur.

« Ainsi l'idée du divin touche presque au monothéisme, mais, dans la pratique, elle se disperse sur une trinité, *Anou*, le ciel, *Enlil*, la terre, *Ea*, les eaux. ».

Pour les Sumériens, la religion est tout ce qu'il y a de plus grave et de plus important. Tout en effet vient de la main des dieux. Les rois se glorifient de ne rien faire qui ne soit l'accomplissement d'un désir divin. Mais cette religion est passablement matérialisée, en ce sens que ce qu'on attend de la divinité, ce qu'on lui demande, ce sont les richesses matérielles, les récoltes abondantes et les greniers pleins. On demande surtout la vie. Mais certaines prières offrent un accent profondément humain, comme lorsqu'on demande que

« au cœur qui est dans la peine, la dame bienveillante Ninhursag diminue les soupirs. »

Cette religion, avons-nous dit, contient une philosophie morale et une métaphysique. La prière et les sacrifices agissent sur les volontés divines, mais c'est la pratique du droit qui reste le meilleur moyen de capter les faveurs célestes. Les dieux de Sumer sont des dieux de justice. On doit être sincère, fuir le mensonge, respecter le droit d'autrui, sauvegarder la dignité de la femme. Le roi Goudéa, dans ses inscriptions, se glorifie d'avoir été, pour son peuple, « un bon pasteur ». Parole admirable qui a déjà un son « évangélique » ! Déjà aussi, le problème posé dans le livre de Job, sur l'innocent frappé par le sort, se pose : « Moi, s'écrie un prince de Lagash, éprouvé, quel péché ai-je commis ? » Si la Mésopotamie est ravagée par des inondations, ce ne peut être qu'en punition de la méchanceté des hommes. Les poèmes sumériens, tout imprégnés de sens religieux, chantent la caducité de l'homme, son impuissance en face de la mort, mais aussi l'espoir d'une survie.

« Entre le sommeil des plantes et le trépas des hommes, la reviviscence du printemps et la survie des âmes, les Sumériens ont deviné un parallélisme. »

Il appartiendra à la civilisation crétoise de recueillir cette pensée et de la développer.

« A la suite de Sumer et de Babylone, mais avec plus de poésie et une religion plus intense, la Crète a commencé d'enseigner l'homme à sentir en soi le divin et à croire à l'au-delà de la tombe, en une vie meilleure. »

Si de la religion, nous passons à l'agriculture et aux arts, nous faisons des constatations extraordinaires.

Et d'abord, le nom même d'agriculture, qui se serait douté qu'il est d'origine sumérienne ? En sumérien, *agar* signifie le champ. D'*agar* est venu en grec *agros*, en latin, *ager*, et de là tous nos mots : agraire, agronome, agriculture, etc.

On croit de même que le *frumentum*, froment, vient de *fructus*, qui dérive de *buru*, en sumérien, fruit.

Mais il y a mieux encore. Si vous cherchez dans le Larousse du xx^e^ siècle le mot *marre*, vous trouvez : espèce de houe, que l'on emploie dans diverses parties de la France. M. A. Vincent atteste que la « marre » est en usage en Gâtinais. Il en est de même pour la région des environs de Gannat. On dit « marrer la vigne, marrer des betteraves » pour dire sarcler, enlever les mauvaises herbes et remuer la terre avec une « marre », sorte de houe plate et large, à long manche.

Or, au II^e^ millénaire avant J.-C., en Babylonie, le mot *Marrou* désignait la *marre* actuelle de nos paysans, qu'on trouve aussi en Portugal, avec le même nom *marra*, et c'est l'emblème de Mardouk. puis de son fils Nabou,

« le dieu sans qui le fossé et son talus restent fermés, le seigneur puissant qui entasse le blé dans les greniers. »

Or, il est sûr que le mot *marrou* est antérieur aux Sémites adorateurs de Mardouk, et qu'il leur est venu des Sumériens.

« Linguistes et philologues ont recueilli ces faits et d'autres encore, ils en ont conclu que les Sumériens ont été, à l'aube de la civilisation, les maîtres qui, dans une certaine mesure, ont enseigné au monde l'art sacré de l'agriculture, la joie des boissons enivrantes, le vin et la bière, la sécurité des maisons solides où un ameublement sommaire apporte déjà quelque confort, la glyptique et les premiers arts. Avant tous les autres, ils ont connu la métallurgie et il n'est pas jusqu'au second chapitre de la Genèse qui ne révèle une influence sumérienne, puisque le jardin de l'*Eden*, le *paradis* des Septante, rappelle trop l'*édinus* suméro-babylonien pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'y rapporter. »

Non moins intéressante que cette origine de l'agriculture, est celle de l'écriture.

Partout le primitif a commencé par la *pictographie*. Il a représenté les êtres et les choses par un dessin sommaire : un disque pour le soleil, un croissant pour la lune, une silhouette à deux jambes, pour un homme.

Mais, un progrès fut réalisé, chez les Egyptiens, vers 3.200 avant J.-C., quand l'écriture passa du stade pictographique au stade symbolique ou idéographique. On ne se borne plus à représenter des choses, mais des états : un homme courbé, par exemple, signifie la vieillesse.

Troisième stade, représentation non plus de l'idée mais du son. Pour cela, il suffisait que le signe soleil, par exemple, rappelât non seulement l'astre du jour, mais le nom qu'on lui donnait. On devait donc s'habituer à interpréter un signe d'écriture comme un son, une syllabe. On employa alors l'écri-

ture sous forme de *rébus*, comme si, pour signifier *orange* on accolait une pièce d'*or* et la silhouette d'un *ange*, et pour qu'on ne s'y trompe pas, on ajoutait le dessin d'une *orange*.

Les Egyptiens ne surent guère dépasser ce stade, leur écriture représentera toujours un mélange confus d'idéographie, de symbolisme et même de syllabisme, dont ils ne purent jamais se débarrasser. C'est là que les Sumériens firent un progrès décisif. Au cours du IV^e^ millénaire, ils commencèrent à pratiquer l'écriture syllabique, dite *cunéiforme*, dont chaque groupe représente une syllabe. Il n'y aura plus qu'un progrès à faire : passer de l'écriture syllabique à l'écriture *alphabétique*, en réduisant le nombre des signes et en se bornant à représenter les sons de voyelles et de consonnes, dont les combinaisons diverses forment tous les mots et toutes leurs syllabes. Ce perfectionnement sera le fait des Phéniciens. Mais la dérivation de l'alphabet de l'écriture *cunéiforme* reste indubitable. Le nombre des signes atteint par les Sumériens était de 891. C'était encombrant et incommode. La réduction s'opéra peu à peu et aboutit aux 25 ou 29 signes de l'alphabet le plus ancien.

« Ainsi, conclut M. Albert Vincent, dans la longue suite d'efforts par lesquels l'homme s'élève peu à peu à la dignité d'être social et civilisé, ceux des Sumériens méritent une place d'honneur. »

N'oublions pas cependant que Babylone, héritière de la civilisation sumérienne, finira par être considérée, dans nos Saints Livres et dans la tradition patristique, commé le symbole de l'humanité toute charnelle en tant qu'opposée au royaume de l'esprit. Ecoutez par exemple comment saint Augustin interpelle ses auditeurs :

« Un autre vous a séduit, qui est l'adversaire du Christ, et vous lui avez fait place dans votre cœur. Babylone vous porte, Babylone vous retient, Babylone vous nourrit, Babylone vous parle : vous ne pouvez comprendre que ce qui brille pour un jour, vous ne savez pas méditer l'éternel, vous ne comprenez pas les choses de l'esprit ! O homme, tu es plein de mauvaises cupidités, comment veux-tu ouvrir ton intelligence aux biens de la Jérusalem céleste ? » (*In Psalmum* CXXXVI, 9-11).

IV

Quittons les Sumériens et Babylone pour des pays plus modernes. Naturellement, nous tombons aux Etats-Unis, qui, avec l'U. R. S. S. tiennent la vedette dans toutes nos informations d'après-guerre. Robert Debré, dans la *Revue de Paris* de mai 1948, nous parle de « *La Recherche médicale aux Etats-Unis* ».

« Les Etats-Unis d'Amérique, dit-il, sont décidés à devenir le centre mondial de la recherche scientifique. »

D'autres pays ont aspiré à une certaine primauté dans le monde : la France par sa langue, sa pensée, ses livres, ses modes et ses mœurs ; l'Allemagne par ses parades militaires ; la Grande-Bretagne par son commerce et sa banque. Les Etats-Unis sont lancés actuellement vers la primauté « dans le prodigieux et incessant développement des techniques. »

La technique s'applique à tout, là-bas ; jamais on n'a poussé aussi loin la mécanisation :

« On voit un même souci de perfectionner la bombe atomique, de rendre plus actifs les insecticides qui protègent la culture, de créer des nuages artificiels pour que la pluie tombe où il faut et quand il le faut, et de perfectionner l'élevage des dindons de Noël, pour produire une petite race d'animaux pouvant cuire dans les fours des cuisinières électriques. »

Il va sans dire que ce ne sont là qu'un tout petit nombre d'objets de recherches, à titre d'exemple. Tout le domaine de la chimie, de la physique, de la mécanique se prête à des initiatives du même genre et il n'est presque pas de jour où les journaux ne nous fassent part des découvertes ou des applications originales et pratiques des Instituts, Centres de recherches, Ecoles, laboratoires, bureaux d'études qui sont l'orgueil des U. S. A.

Ce qui facilite prodigieusement cette floraison de la technicité, c'est l'immensité des capitaux dont dispose le pays. Et ici, il est une remarque très importante à faire : les capitaux aux Etats-Unis ne sont pas seulement ni même principalement une force *statique*, une sorte de réserve entassée dans les coffres-forts ou les banques, mais avant tout et constamment une force *dynamique*, c'est-à-dire en activité de service. Le « bas de laine » est à peu près inconnu là-bas ; la « lessiveuse » aux billets n'y est d'aucun usage. Quiconque a des capitaux les met aussitôt en circulation, les risque, les emploie, en sorte que, dans tous les sens, les entreprises bonnes ou mauvaises se multiplient, se décantent, font leurs essais et finissent par trouver leur justification. Pas de routine, mais partout une saine passion d'initiative et d'innovation.

Or, cette passion de la recherche se traduit spécalement aux U. S. A. dans la lutte contre la maladie. L'Américain a peut-être moins que nous, le sens de ce que nous appelons « la justice sociale », mais il a davantage le goût de la vie, l'aversion de la souffrance, la peur de la mort. Aussi la lutte pour la préservation de la santé y est-elle organisée plus puissamment que chez nous et que partout ailleurs.

« Les grandes Universités d'Amérique ont chacune une Ecole de médecine. Celles-ci sont richement dotées. La générosité américaine — une des belles qualités de ce peuple — leur verse de larges subventions. Elles sont vraiment gâtées, choyées, ces Ecoles et l'on est émerveillé par l'abondance et la qualité des instruments de travail. »

Le choix des étudiants est entouré de grandes précautions. On est très exigeant, pour les candidat aux études médicales, non seulement au point de vue intellectuel, *mais aussi au point de vue moral*. On place la connaissance de la biologie bien au-dessus de celle de l'anatomie, car la première a bien plus de valeur éducative que la seconde.

« Il n'y a point de rapport entre ces Ecoles d'élite et nos Facultés gonflées par un afflux d'étudiants. »

Cela ne s'applique qu'aux Instituts de recherche, car les Facultés de médecine dispensent aussi là-bas les grades médicaux à de grandes quantités de médecins qu'on peut appeler « de médecine courante ».

Mais les Instituts de recherche sont organisés supérieurement et magnifiquement : professeurs titulaires, auxquels sont adjoints des professeurs de recherches, travail en équipe, spécialisation des études, en chaque centre particulier, esprit de solidarité entre les membres de l'équipe, dont chacun est chargé d'un élément du problème à résoudre, véri-

table esprit « sportif » dans la conquête de l'inconnu, désir constant d'aller de l'avant, d'analyser les cas rares, exceptionnels et qui ouvrent des horizons inconnus.

« L'équipe entière passe sa vie à l'hôpital... L'hôpital affecté à ces Ecoles fait partie intégrante de l'Université, en ce sens que les laboratoires, les amphithéâtres de cours, les Instituts de recherches et les salles où les étudiants s'exercent font partie des mêmes corps de bâtiments. »

L'hôpital est ainsi le champ de bataille de la Faculté et les soldats de la vie couchent dans la tranchée en face de la mort. « La fusion matérielle et morale entre le corps enseignant, le corps des chercheurs et le corps hospitalier est totale. »

« Quand arriverons-nous à cette solution, seule logique et bienfaisante ? » s'écrie M. R. Debré.

Ne nous figurons pas toutefois que le moteur unique de tant d'efforts soit « le dollar ». Ce serait une calomnie abominable dont il faut faire justice.

« Nous pourrions citer tel chirurgien célèbre, qui opère les enfants des magnats et des milliardaires du monde entier, et qui se contente de son traitement de chirurgien à temps complet. Sa vie est simple et modeste, mais son nom est célèbre par la valeur originale de son travail et les progrès retentissants que lui doit la chirurgie dans un domaine réputé jusqu'alors inaccessible. »

Pour les spécialistes, citons quelques exemples : La neurochirurgie, dont les audaces sont universellement connues, en ce qui concerne les opérations à l'intérieur du crâne, les tumeurs cérébrales, abcès, hémorragies intracrâniennes ; études sur les vitamines ; synthèse chimique des hormones ; chirurgie du cœur et de la « maladie bleue » ; électro-encéphalographie, inscrivant les variations des courants nerveux qui parcourent l'écorce cérébrale ; guérison des anémies graves par les extraits du foie ; exploration par trachéobronchoscopie des tubes aériens ; soins à donner aux nouveaux-nés prématurés et débiles ; chirurgie néonatale, réparant dès la naissance les malformations incompatibles avec l'existence ; traitement chirurgical de l'hypertension ; traitement par le régime salé des insuffisances surrénales, etc., etc. Tels sont les domaines principaux où s'exercent les recherches médicales américaines. Naturellement, cela ne veut pas dire que les U. S. A. ont le monopole des découvertes. L'esprit souffle où il veut. Le génie n'a pas de frontières. Mais le progrès, en médecine, se fait, comme ailleurs, de deux façons : soit par les découvertes géniales provoquant un « bond brusque en avant », soit par l'amélioration lente et obscure de la pratique.

Un exemple récent et fameux va nous donner des lumières sur ces deux points.

« Quand les grands biologistes anglais Alexandre Fleming, puis H. W. Florey et ses collaborateurs découvrirent la pénicilline, ce fut l'industrie américaine qui se chargea de fabriquer le produit nouveau et le monde entier aujourd'hui bénéficie de la fabrication en grand de la pénicilline en Amérique. »

La même chose pour la *streptomycine*, qui est voisine de la pénicilline, et qui lutte avec succès contre la terrible méningite tuberculeuse. Elle n'est fabriquée qu'en Amérique (U. S. A. et Canada).

D'autre part, la médecine américaine, bien loin d'être matérialiste, est très attentive aux facteurs moraux. Elle est convaincue que beaucoup de maladies ont leurs causes profondes dans les « désordres affectifs ». De là, une attention que l'on ne saurait trop glorifier et recommander, aux choses de l'éducation, de la vie religieuse, de la vie à l'école, dans la famille, dans la société. De là, aussi une tendance singulièrement louable à propager l'hygiène et la prévention des maladies. La vaccination, sous ses formes les plus variées, antityphique, antidiphtérique, contre la coqueluche est extrêmement répandue. La surveillance de l'hygiène alimentaire, qualité du lait, soit frais, soit en poudre, soit condensé, est très méticuleuse. Voici un chiffre étonnant : la ville de New-York, au ciel embrumé, au climat excessif, tantôt glacé, tantôt brûlant, avec son entassement de 7 millions d'habitants en des quartiers surpeuplés et mal lotis, ne compte que 2,8 % de mortalité infantile, contre 6,5 à Paris !

Et le professeur Robert Debré de conclure, en ce qui nous concerne, nous Français :

« C'est donc une réforme de structure qui est indispensable et urgente et, à cet égard, l'Amérique est un modèle. Nous ne doutons point que, si elle était réalisée, la France d'aujourd'hui prendrait en médecine sa place parmi les Grands. »

V

Sous ce titre : *Etes-vous enrhumés ?* le *Digeste catholique* de mai 1948, nous « condense » un article de *Columbia*, qui peut fournir un cas frappant de cette recherche médicale américaine, dont nous venons de parler. Il y a, paraît-il, environ 300 millions de rhumes par an aux U. S. A., soit une moyenne de deux par habitant ! Or, le rhume, insignifiant en soi, est tout de même gênant, et souvent dangereux, par les conséquences qu'il peut avoir. Et l'on vient de faire une précieuse découverte, au sujet de l'hygiène préventive du rhume.

Un peu avant la guerre, cinq ingénieurs avaient fondé un Service de l'Epuration de l'Air, à Newark, New-Jersey. La méthode préconisée était l'emploi d'un liquide, qui en s'évaporant, purifiait l'air.

Autour de 1941, une grosse banque de New-York notifiait aux bureaux du service que les absences du personnel étaient tombées de 965 à 496, et que cela était dû surtout à la diminution du nombre des rhumes. Le liquide employé était le *glycol triéthylène*. Les ingénieurs du service, assez étonnés, répondirent : « Ce doit être une année de chance ! A notre grand regret, notre système n'est pour rien dans cette affaire. »

Malgré tout, un problème était posé. Or, à ce moment, entre en scène le docteur O. H. Robertson, du département médical de l'Université de Chicago, qui était sans aucun rapport avec le Service de l'Epuration dont on vient de parler.

C'était l'époque des bombardements massifs en Angleterre. Les londoniens s'entassaient régulièrement dans des abris surpeuplés. La menace d'épidémie devenait plus redoutable presque que celle des bombardements. Les physiciens anglais interpellés préconisèrent une prophylaxie de l'air, qui ne donna pas satisfaction. Les Anglais s'adressèrent au Dr Robertson, reconnu comme expert des maladies infectieuses dues aux microbes de l'atmosphère. Le docteur n'avait aucune idée du ré-

sultat auquel il pourrait aboutir, mais il y apporta tous ses soins. Il remplit une « chambre » d'études de staphylocoques et de streptocoques dangereux, et y vaporisa du glycol, en suspension dans l'hexylresorcinol. Il prélevait, à chaque expérience, des échantillons d'air, pour y noter la teneur en bactéries. Or, à mesure qu'il diminuait la dose de l'hexylresorcinol, le pouvoir bactéricide se maintenait étrangement.

Finalement, il supprima complètement ce produit et ne garda que le glycol. Le résultat était meilleur que jamais. Donc, c'était bien le glycol seul qui agissait. Découverte intéressante au premier chef. Mais Robertson veut la confirmer. Les glycols sont des désinfectants sans goût, ni odeur et à lente évaporation. C'était du reste pour cela que les ingénieurs du Service d'Epuration de l'Air les avaient choisis pour la désinfection de l'air. Mais ils avaient surtout eu en vue l'élimination de l'humidité atmosphérique. Là-dessus, l'Amérique entra en guerre. Les soldats américains furent rassemblés dans des camps improvisés. A la tête de la commission des Infections dues à l'air, on plaça le Dr Robertson. Celui-ci entreprit aussitôt en grand l'emploi du glycol comme désinfectant de locaux militaires. Des essais furent faits sur les animaux pour démontrer que le glycol ne présentait aucun péril pour l'homme. On se mit donc à *glycoliser* un bâtiment sans fenêtres, contenant plus de 1.000 personnes. Un autre bâtiment non-glycolisé servait de comparaison Dans le premier, les affections respiratoires diminuèrent aussitôt de 50 %. Robertson employa alors le glycol dans les salles de scarlatine et de rougeole. En deux mois, les streptocoques de la scarlatine étaient battus à plate couture. Des infections compliquées de rougeole furent aussi complètement vaincues par la vapeur du glycol.

« Dans l'hôpital de Camp Cerson Sation (Colorado), la commission traita les salles au moyen d'un désinfectant spécial contre les rhumes. Les planchers convenablement huilés et traités avec un produit absorbant la poussière, les draps et vêtements également aspergés d'huile, facilitèrent le contrôle de l'humidité de l'air. La concentration du glycol se maintenant constante grâce à un « glycostat », dans le genre d'un thermostat brûleur d'huile. Les résultats finals démontrèrent que 95 % des streptocoques contenus dans l'air avaient été éliminés. »

Conclusion : de la découverte, les Américains n'avaient plus qu'à passer, selon leur habitude, au stade industriel. Il se fonda une société sous le titre facile à comprendre : *Air purification.* Cette société a pour but de mettre à la disposition de chaque usine, bureau ou même demeure privée, des « glycolisateurs », chargés de détruire dans l'air les germes des rhumes... On ne trouvait plus de mouchoirs ! On va bientôt pouvoir s'en passer complètement... !

VI

Comme on le voit, l'Amérique ne s'occupe pas seulement de la préparation de la troisième guerre mondiale. A en croire le général Serrigny, dans *La Revue* du 15 avril, sous ce titre : *La Guerre ou la Paix et l'Organisation des Nations unies,* elle aurait même démobilisé d'une façon assez périlleuse ! Elle reste extrêmement forte comme « potentiel de guerre », c'est-à-dire comme puissance de réalisation d'engins de guerre de toute nature, si on lui imposait la guerre, mais toute sa politique montre qu'elle ne veut pas la guerre et même qu'elle est aujourd'hui très mal préparée à la guerre.

D'où viendrait donc actuellement le péril de guerre ?

Il n'est pas un homme bien informé et d'esprit libre, qui ne réponde : uniquement de l'U. R. S. S. Bien plus, ce pays est le seul qui tienne encore le problème de la paix en suspens. D'ailleurs ne sommes-nous pas déjà dans la fameuse « guerre froide » ?

« La nouvelle lutte mondiale que vient de déclencher l'U. R. S. S, écrit le général Serrigny... n'est provoquée... par aucun besoin quelconque de protéger son territoire contre de turbulents voisins. La Pologne, la Hongrie, la Roumanie, la Tchécoslovaquie ne songent guère qu'à panser leurs plaies ; à l'échelle de la bombe atomique, ces nations ne sont d'ailleurs plus que de modestes pions sur l'échiquier militaire, incapables de faire échec au roi... du Kremlin. Ni la France, ni l'Italie, ni l'Angleterre, entièrement désarmées, ne manifestent la moindre animosité à son égard ; bien mieux, c'est avec lui que nous avons signé notre premier traité d'alliance. L'Amérique enfin n'a jamais émis la moindre prétention sur ses territoires ; elle lui a cédé courtoisement les Kouriles et son gouvernement se voit sans plaisir obligé de consacrer 46 % du budget de la République à des dépenses de défense nationale. »

Que veut donc la Russie ? A-t-elle des besoins d'expansion ? Lui faut-il, comme à Hitler, un « Espace vital », un *Lebensraum,* pour ne pas étouffer ? Pas du tout, elle a un territoire immense, des ressources agricoles, minières, pétrolifères, aurifères énormes. Rien ne lui serait plus facile que d'obtenir, par des voies pacifiques, ce qui peut lui manquer, au moyen du commerce normal entre les grands Etats. Dira-t-on qu'elle manque de fenêtres ? Mais grâce aux progrès scientifiques, elle a des facultés de navigation dans la mer du Nord, dans l'Océan glacial, dans le Pacifique, qu'elle ignorait jadis. N'oublions pas qu'elle a récupéré Port-Arthur.

D'où vient donc l'inquiétude russe ? D'une doctrine, d'une « mystique » nouvelle, d'une ambition idéologique. Supprimez le communisme, la Russie peut revenir à la civilisation du reste du monde, à la civilisation chrétienne, et elle reprend sa place — une place très enviable — dans le circuit international intellectuel, scientifique, économique, commercial, etc. Mais le communisme est là, agressif, combatif, ambitieux, et qui part à la conquête de l'univers, qui veut démolir la tradition chrétienne, qui veut changer la face de l'univers, et qui promet un « paradis » fait de main d'homme, pour remplacer le « paradis » promis par le Christ aux croyants sincères.

Le système est devant nous, avec son organisation, ses moyens d'action, sa stratégie, et déjà ses premiers triomphes.

Voici comment il est schématisé par le général Serrigny :

En premier lieu, recherche, dans les pays choisis comme cobayes, d'individus intelligents, ambitieux, sans scrupules, capables de devenir des chefs. Convocation de ces élus à Moscou. Formation intensive dans des écoles spécialisées. Retour dans leur patrie de ces apôtres d'un nouveau genre, avec obligation de rester en rapports étroits avec leur nouvelle patrie adoptive : l'U. R. S. S., patrie du communisme. Par leur intermédiaire, création de réseaux

de cellules communistes dans les usines, les ateliers, les grandes villes ; propagande incessante dans le sens communiste, par le journal, la brochure, la radio, et utilisation des grandes forces morales du jour : superpatriotisme, démocratie véritable, souvenirs émouvants de la résistance, drapeau hautement arboré de « parti des fusillés » ; colonisation des administrations, surtout des entreprises nationalisées, des syndicats ouvriers, des postes de commande à la radio, dans la police, dans les préfectures, dans les ministères, sous un camouflage savant.

Si toutes ces mesures réussissent, et cela s'est vu en Pologne, Hongrie, Roumanie, Bulgarie et Tchécoslovaquie, sans parler de la Yougo-Slavie où le triomphe fut plus complet que partout ailleurs, alors les communistes mettent la main d'abord sur les portefeuilles essentiels : Intérieur, Guerre Industrie, Police, se débarrassent ensuite des associés simples socialistes, et fusillent les rivaux les plus dangereux, ou les font sauter par les fenêtres ! Dernier acte : plébiscite populaire soigneusement préparé et aboutissant à coup sûr à des majorités sensationnelles, tendant au 100 % que l'on observe en Russie et que le monde entier interprète comme la plus monstrueuse farce.

Tout cela est trop dangereux pour la paix universelle, trop opposé à l'esprit de véritable démocratie, trop menaçant pour la foi chrétienne, trop orienté vers la barbarie, par le matérialisme, pour ne pas soulever l'opposition de millions d'hommes généreux ou simplement intéressés.

Le caractère insidieux du mouvement, son ampleur, ses moyens d'action, son infiltration dans tous les pays, ses initiatives plus ou moins voilées en Grèce, en Mandchourie, en Chine, en Corée, ont mis en éveil un peu partout les amis de la liberté, et au premier rang d'entre eux, le monde anglo-saxon.

Notre position, à nous, c'est la constitution d'une « troisième force », groupant toutes les puissances de l'ouest-européen. Visiblement, cette « troisième force » éprouve plus de sympathie et rencontre de plus grandes facilités d'entente avec l'Amérique qu'avec la Russie. Cette dernière ne connaît qu'un mode d'union : la soumission et la vassalité ! Quiconque se refuse à voir son pays réduit à n'être plus qu'une « colonie » de la Russie, s'oppose ainsi au système communiste. Et le général Serrigny ne craint pas d'écrire :

« Or, la menace gronde à nos portes et c'est dans quelques mois et non dans quelques lustres que nous devrons être prêts à nous y opposer. »

Voilà qui est peut-être un peu pessimiste. Mais qui peut être sûr du lendemain ? Nous sommes à la merci d'une imprudence. Plusieurs foyers sont allumés déjà. De là, l'incendie peut s'étendre, en un instant, au monde entier. Serait-ce de la Grèce ? de la Palestine ? de la Mandchourie ? Nul n'en sait rien. Mais que se passerait-il en cas de guerre ? C'est ce que cherche à nous dire l'auteur expérimenté que nous citons.

« Les augures répondent unanimement, dit-il, (la guerre débuterait) par un duel aérien, où la bombe atomique jouerait le premier rôle. »

Le général trouve « cette hypothèse... effectivement assez valable ». A moins toutefois que les Soviets entament les hostilités, car ils sont, eux, mal outillés présentement pour transporter le terrible engin par la voie des airs. A supposer que le terrible secret tombe entre leurs mains, ils se serviraient de leur « cinquième colonne », pour placer l'engin au bon endroit.

« Rien n'est plus facile, en temps de paix, que d'introduire subrepticement des bombes par colis séparés ou par cargos sur le sol américain et de les y stocker, à condition de posséder sur place l'organisation révolutionnaire voulue : l'histoire de la contrebande au temps de la prohibition en fait foi. »

Les Américains, par contre, en possession d'un riche matériel aéronautique, auraient leur route pour atteindre l'U. R. S. S. Et cette route, la plus courte, serait par le pôle nord.

« On peut observer, dans les bureaux de l'état-major de l'Air américain, à la place d'honneur, une carte de la calotte polaire. »

Mais où en sont les deux peuples, au point de vue de l'aviation ? Et quels sont leurs fronts polaires ?

Du côté américain, front nordique très étroit : l'Alaska, avec 1.200 km de côtes sur l'Océan glacial, par 70-72° de latitude nord. Il est vrai qu'ils obtiendraient, selon toute vraisemblance, des bases au Canada, et ils n'auraient plus, de la terre de Grant au pôle que 800 km à parcourir, soit deux heures de vol.

Du côté russe, au contraire, front nordique immense et d'un seul tenant, du détroit de Behring à la Norvège, avec des pointes atteignant le 80°.

D'autre part, les centres russes vitaux, centres industriels, sont malaisés à atteindre, car ils sont très dispersés. Ils ont été en grande partie transportés en Sibérie. Dans le cinquième plan quinquennal, il est prévu que vers 1950, 44 % du fer, 47,5 du charbon, 36 du pétrole, 51 de l'acier seront extraits ou fabriqués en Sibérie. Situation toute différente de celle de 1932, où toute la production industrielle lourde de la Russie reposait sur les mines de fer de Krivoï-Rog et les houillères du Donetz.

Les transferts se poursuivent actuellement, non sans mécomptes, du reste. En particulier le « second Bakou », que l'on avait espéré fonder pour le pétrole, dans la région de l'Oural, se trouve beaucoup moins riche que l'on ne pensait. Après 1950, les deux tiers de la production pétrolière russe viendront encore de Bakou, qui reste très vulnérable.

Bref, l'industrie de guerre soviétique est partagée en 6 groupes : 1° usines d'Extrême-Orient ; 2° centre sibérien, avec Irkoutsk, comme chef-lieu ; 3° sud-est de l'Oural ; 4° ateliers mécaniques de Moscou et de Gorki ; 5° Ukraine ; 6° pétroles du Caucase et de la mer Noire.

Dans le camp adverse, la vulnérabilité est beaucoup plus grande, en ce sens que les Etats-Unis ont développé leurs usines à une époque où l'aviation était nulle ou peu menaçante, en sorte que les groupes compacts d'usines y sont nombreux et très faciles à atteindre.

« Aujourd'hui, elles y sont entassées à tel point que l'explosion d'un seul engin pourrait y causer des ravages difficilement réparables. »

Pourtant, pour frapper un tel coup, il faudrait disposer de moyens aériens puissants. La Russie aurait probablement recours à sa « cinquième colonne », dès le temps de paix, et ferait exploser ses bombes atomiques, en les déposant sur place. On sait en effet que les Soviets ont vidé l'Allemagne orientale de ses savants, de ses brevets, de ses instruments de recherche, et qu'ils pratiquent un espionnage atomique intense. S'il faut en croire une information publiée dans le *Figaro* du 7 février 1948, ils auraient créé à Sterlitamak, dans l'Oural, une puissante usine atomique, couvrant 1.200 km 2. De nombreux professeurs allemands y seraient employés : Wollmer, Herz, Karl Bernhardt, Max Steinbeck. Et ils auraient réussi à créer une bombe atomique « *à grand retardement* ». Cela prouverait de toute évidence qu'elle doit être déposée par terre et non par air, dans le voisinage des objectifs à frapper. Des expériences tentées le 17 août 1947 auraient été négatives cependant : la bombe n'ayant pas explosé !

Si l'on met de côté, pour le moment du moins, ce facteur défavorable pour les Russes, il faut mettre à leur actif une fabrication considérable d'avions : en 1947, pas moins de 20.000 avions d'assaut.

En Amérique, par contre, on a démobilisé à outrance. Mais on a cherché des modèles nouveaux, tandis que le Soviets en restent au B-29, qui était le plus perfectionné à la fin de la guerre. Il s'ensuit que l'avion de demain des Soviets ne serait autre que l'avion d'hier des U. S. A. Au contraire, les U. S. A. ont remplacé le B-29 par le B-50 et le B-36. Leur supériorité d'ensemble éclate dans les chiffres suivants :

« B-29 : distance franchissable : 1600 km avec 8 tonnes de bombes : 4.800 km avec 2 tonnes 1/2.

— B-50 : distance franchissable : 6.500 à 9.500 km, suivant la charge de projectiles ; trente-trois de ces derniers ont dû sortir des usines américaines en 1947.

— B-36, encore aux essais, mais dont 100 exemplaires auraient été commandés : il serait, dit-on, capable de couvrir 16.000 km, avec 4 tonnes et demie de charge utile. Il pourrait par conséquent porter la bombe atomique sur n'importe quelle partie de l'U. R. S. S. et de l'Europe, à condition que le poids du nouvel engin ne soit pas trop élevé. »

Il résulte de tout cela que l'aviation russe serait hors d'état d'atteindre et de frapper immédiatement les U. S. A.

Une autre considération très importante est la suivante :

« Les Etats-Unis, qui paraissent si bien dotés au point de vue technique, présentent politiquement un côté faible que leurs adversaires n'ignorent pas : leur respect absolu des lois internationales. »

Le problème est de savoir si le mensonge, le cynisme, le mépris de toutes les lois divines et humaines pourraient l'emporter sur la bonne foi, le culte du *fair play*.

Les Japonais ont réussi *Pearl Harbour*. Mais la justice immanente a fini par les frapper ! Les Soviets eux-mêmes semblent croire à la vertu du bon droit, au moins dans la « propagande », car ils font une vigoureuse campagne, non seulement en Russie, mais dans tous les pays, pour se parer de l'armure impeccable de la « vraie démocratie », du « vrai patriotisme », du « vrai respect de la liberté et de la dignité de l'homme », et pour représenter les Américains comme des ambitieux, des mercantis cupides et impitoyables, des tyrans décidés à tout pour étendre leur hégémonie à tout l'univers. A en croire la presse communiste, l'Américain ne croirait qu'au dieu *dollar*, ne viserait qu'à l'asservissement du monde, et la Russie au contraire serait la patrie de toutes les libertés, de toutes les félicités humaines !

Ce culte affiché si hautement est tout de même un hommage aux grands principes humains, mais on est confondu par l'abîme d'hypocrisie qu'il révèle et par le dédain de la mentalité populaire qui s'y montre, car cela prouve que, dans l'esprit d'un propagandiste communiste, il n'est « bourde » si énorme que l'on ne puisse faire « avaler » au vieux Démos, à force de le lui répéter, en le cajolant.

Que faut-il conclure de cet examen général des conditions d'une guerre prochaine ?

Le général Serrigny, tout bien pesé, ne la croit pas probable. L'opinion américaine y est très hostile. Tous les peuples civilisés en repoussent avec horreur et effroi la possibilité. Quant au maréchal Staline, il s'est montré jusqu'ici surtout réaliste, et il sait bien qu'il « ne possède pas tous les atouts en main ».

Mais ce réalisme lui commandera-t-il un jour d'agir ? Nous sommes peut-être à la merci d'une découverte, d'une rencontre fortuite dans les laboratoires mystérieux de Sibérie. Il est vrai que les Russes ne savent pas non plus tout ce qui se passe dans les laboratoires américains et que la crainte d'une riposte foudroyante — c'est bien le cas de le dire — peut les retenir, de jeter l'univers dans l'inconnu d'une guerre nouvelle effroyable.

VII

Signalons, en terminant, plusieurs articles de revues que leur nombre et leur longueur ne nous permettent pas d'analyser avec détail.

Dans *La Revue* du 1er avril 1948, belle étude de Jean Bruchesi, professeur à l'Université de Montréal, sur *Christianisme et Civilisation au Canada*. — L'auteur remonte aux origines de la colonisation française au Canada, avec Cartier, mais surtout avec Champlain, et il fait voir, en des pages du plus haut intérêt, comment la colonisation, à cette époque, ne se concevait pas sans la christianisation. Parmi les apôtres des missions au Canada, que saint Vincent de Paul n'hésitait pas à regarder comme l'une des plus grandes entreprises depuis quinze siècles, figure le jésuite Paul Le Jeune, arrivé à Québec en 1632. Il écrit une *Relation*, en 1635, qui enflamme Mme d'Aiguillon, nièce de Richelieu, et plus d'un couvent de religieuse. Alors les départs se multiplient. Marie de l'Incarnation est l'une des plus illustres parmi les partantes.

« Quand on nous vint donner avis, écrivait le P. Le Jeune, qu'une barque allait surgir à Québec, portant un collège de jésuites, une maison d'Hospitalières et un couvent d'Ursulines, la première nouvelle me sembla quasi un songe ; mais, descendant vers le grand fleuve, nous trouvâmes que c'était une vérité. »

Tout cet article est plein de renseignements instructifs et de précieux souvenirs.

* *

D'un tout autre caractère est l'article qui suit immédiatement, dans la même Revue. Il est du célèbre philanthrope Auguste Lumière, dont tout le monde, à Lyon, connaît la clinique d'un genre si particulier.

M. Auguste Lumière a, sur la médecine, des idées très personnelles et pas toujours en harmonie avec celles de la médecine officielle. Son grand principe est qu'avant toutes choses, le malade doit être soumis à toute une série d'analyses : « hématologique, sérologique, urologique, radiologique, bactériologique, etc. »

C'est au nom de ce principe fondamental qu'il s'élève, dans son article contre la *Crémastomancie ou Divination par le Pendule*. Il ne peut admettre qu'un opérateur sérieux ait la prétention de connaître les causes et les remèdes d'un mal pathologique quelconque, « en consultant simplement les évolutions d'une petite masse pesante, appendue au bout d'une ficelle, dont l'autre extrémité est tenue entre le pouce et l'index par le penduliste. »

Il cite d'après la *Revue Internationale de Radiesthésie* quelques-uns des « mirifiques exploits » de la science du pendule, soit qu'il s'agisse de retrouver un malfaiteur, ou même, « trois mois d'avance », le lieu où les Alliés devaient débarquer en Sicile et la date de la fin de la guerre !

Mais il s'en prend surtout aux prétentions médicales des radiesthésistes. Il fournit de nombreuses précisions sur les expériences au moyen desquelles il lui a été possible d'établir que la science des radiesthésiques ou bien se trompe sur la plupart des points, ou bien n'atteint la vérité que par coïncidence imputable au hasard.

Citons ses conclusions :

« Il est aujourd'hui formellement démontré que le penduliste est absolument incapable de déceler les influences concrètes et connues qu'il prétend découvrir. Son impuissance est totale dans la désignation des sexes, la détermination de la composition des corps les plus divers, le diagnostic des maladies et l'indication des remèdes, la recherche des individus disparus, des criminels, des objets égarés, etc... La radiesthésie est l'un des plus remarquables exemples, non seulement de l'attirance de l'homme vers le mystère, mais aussi de son extrême imperméabilité au raisonnement et à la logique, lorsqu'une croyance s'est emparée de son esprit. »

* *

Toujours dans le même numéro de *La Revue*, longue étude d'Henry Bordeaux sur *Madame Guyon avant Fénelon*. — Né en 1870, à Thonon-les-Bains, M. Henry Bordeaux, en dépit de ses 78 ans, aime à se plonger dans les recherches historiques intéressant sa province natale. Sur Madame Guyon elle-même, ses origines, ses écrits, sa doctrine, son caractère, il ne fait que confirmer ce que nous savions déjà. Mais il apporte d'intéressants détails sur son séjour en Savoie, au pays de Gex, et à Thonon, sur l'évêque d'Annecy d'alors (ou comme on continuait à dire, — avec S. François de Sales —) « de Genève ». Cet évêque, homme de haute vertu et de bon sens parfait, se nommait Jean d'Aranthon d'Alex et était le 24e et dernier enfant de son père marié deux fois. De cet évêque nous possédons une vie copieuse, écrite par dom Innocent Le Masson, prieur général des Chartreux, et publiée à Lyon, en 1697.

Ce fut Mgr d'Aranthon qui aperçut le premier ce qu'il y avait de suspect dans les idées et les prétentions de Mme Guyon, comme aussi dans celles du barnabite bien connu, le P. Lacombe, devenu le confident et le directeur fanatique de la dame. Mgr d'Aranthon n'eut d'autre souci que de débarrasser son diocèse de la présenec de ces deux indésirables et d'éclairer l'opinion sur leur compte. Il écrivait, le 29 janvier 1683, une lettre à Fénelon, où on lisait ces lignes, que le grand écrivain aurait pu méditer avec plus d'attention :

« Je l'estime infiniment — il parlait de Mme Guyon, — mais je ne peux approuver qu'elle veuille rendre son esprit universel et qu'elle veuille l'introduire en tous nos monastères au préjudice de celui de leurs instituts. Cela divise et brouille les communautés les plus saintes. Je n'ai que ce grief contre elle. A cela près, je l'estime et l'honore au delà de l'imaginable... »

Cela revenait à dire : je veux bien qu'elle soit une sainte personne, mais c'est une brouillonne insupportable et je souhaite la voir ailleurs que chez moi. Mgr d'Aranthon n'était pas moins en défiance contre le P. Lacombe et cette « quiétude », dont il se faisait le propagateur indiscret, en spiritualité.

Conclusion d'Henry Bordeaux, sur Mme Guyon :

« Cette fausse colombe, qui paraissait tenir dans son bec un rameau d'olivier, a trouvé le moyen de brouiller et opposer les deux plus grands écrivains religieux du XVIIe siècle (Fénelon et Bossuet) et c'est le cas de rappeler à leur occasion l'axiome de Bonald : « Le bons sens est de la famille du génie ; l'esprit n'est qu'un collatéral ». Bossuet cumula génie et bon sens et l'esprit de Fénelon, si merveilleux qu'il fût, ne lui valut pas l'appoint du bon sens de Mgr d'Aranthon. »

* *

Quelques mots maintenant sur l'article de M. Renault, dans la Revue *Hommes et Mondes* de mai 1948, sous le titre : *Un autre « homme de vérité » : Antoine Béchamp.*

L'auteur rappelle quelques pages parues, dans la même revue, en mars 1948, sur le Dr Davaine, bien oublié maintenant et qui fut pourtant le véritable inventeur, avant Pasteur, de la doctrine du rôle des microbes dans les maladies infectieuses. Et il veut remettre à l'honneur cet autre « homme de vérité », que fut le Dr Béchamp, lui aussi un émule de Pasteur.

Béchamp était né le 16 octobre 1816, à Bassing, en Lorraine. C'est lui qui devint, en 1876, de préférence à Pasteur, le premier Doyen de la Faculté catholique de médecine de Lille. Il était précédemment professeur à la Faculté de médecine de Montpellier. Il avait fait, lui aussi, des études très poussées sur les micro-organismes. Et il était arrivé à la conviction que le « phénomène de fermentation est le phénomène de nutrition s'accomplissant dans le ferment, dans la cellule de levure de la même matière que le phénomène de nutrition s'accomplit dans l'animal. »

Il en concluait que la vie est quelque chose d'entièrement différent de la matière.

« On devrait enfin le comprendre, disait-il, dans un corps vivant il y a quelque chose de plus que la matière, la forme et la structure : c'est la fonction qui lui a été imposée. »

Et il admettait l'individualisation totale du vivant, ce qui était un retour à Hippocrate, pour qui chaque vivant est un monde individuel fermé.

L'ouvrage principal de Béchamp, paru en 1883, avait pour titre : *Les Microzymas dans leurs rapports avec l'hétérogénie, l'histogénie, la physiologie et la pathologie.* Ce titre va laisser rêveurs sans doute un grand nombre de nos lecteurs. *Microzymas ?...* Dans la théorie de Béchamp, les microzymas seraient les éléments vitaux, c'est-à-dire des micro-organismes, formé d'un agrégat de cellules, et représentant, dans l'animal, l'élément vivant *per se.* Ils seraient les germes des bactéries et pourraient devenir pathogènes. Cette doctrine ne fit pas d'adeptes, sur le moment. Pasteur y était opposé. Or, voici qu'un auteur tout récent, miss Hume, a publié un ouvrage, qui vient d'être traduit de l'anglais en français, en 1948, et intitulé : *Béchamp ou Pasteur.* L'auteur de l'article que nous analysons sommairement écrit :

« Pasteur, très croyant pourtant, mais qui « n'admettait pas plus l'immixtion de la religion dans la science que celle de la science dans la religion, » ne semble pas être parvenu à se libérer en science des conceptions matérialistes, considérant le corps vivant comme une cornue de laboratoire. Mais l'homme est-il un assemblage quelconque de réactions chimiques ? Il n'y a aucun rapport de n'importe quel ordre entre un composé chimique quelconque ou un mélange de tels composés et un organisme vivant. »

Tel serait le dilemme posé actuellement aux biologistes. Béchamp n'hésitait pas à conclure à la création de la vie *ex nihilo.* Son spiritualisme imprégnait ses hypothèses scientifiques. Mgr de Cabrières lui écrivait, après avoir lu deux de ses ouvrages : « Dans l'un et l'autre de ces travaux, je vous ai vu fidèle à vous-même et fidèle à Dieu, que vous n'oubliez jamais. »

Or, conclut M. Renault, « ce sont justement les progrès de l'observation qui ont mis en lumière les conceptions de Béchamp, en Europe comme en Amérique. »

L. Cristiani.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu du R. P. Chifflot, la lettre suivante :

Couvent St-Dominique,
Flavigny-sur-Ozerain
(Côte-d'Or)

Monsieur le Directeur
de l'*Ami du Clergé*
Langres (Haute-Marne)

Monsieur le Directeur,

Je n'ai pas lu sans un étonnement mêlé de scandale le compte rendu que M. le Chanoine Cristiani a bien voulu consacrer, dans l'*Ami du Clergé*, 6 mai 1948, pp. 289-291, à mon étude sur *Luther et l'Evangile*, parue dans *La Vie Intellectuelle*, mars 1948, pp. 6-21. Non certes que je sois choqué de recevoir à cette occasion des critiques même sévères : je n'ai pas la prétention d'avoir définitivement résolu une question aussi difficile et j'eusse été reconnaissant à l'éminent Doyen de Lyon de me signaler mes erreurs. Mais mon étonnement et je dis même, en pesant le mot, mon scandale commencent lorsque je le vois critiquer certaines de mes expressions sans tenir compte de leur contexte immédiat, déformer l'intention exprimée de mon article, en négliger la plus grande partie et finalement en donner, à des lecteurs qui pour la plupart n'auront pas le moyen ni le loisir de se reporter à l'original, une idée absolument tendancieuse.

Je précise :

1) M. le Chanoine Cristiani présente mon article comme « à un appel à une « découverte de Luther » adressé à des catholiques » (*Ami du Clergé*, p. 291). Je les inviterais à se mettre « à l'école de Luther » (pp. 239 et 290). Et il résume ma « tentative » par la citation suivante :

On ne peut contester que ne s'affirme actuellement chez les protestants un « retour aux réformateurs » et par conséquent à Luther. En même temps, plusieurs catholiques comme Lortz, Hessen et leurs lecteurs font la « découverte de Luther ».

Or cette citation, qui est d'ailleurs empruntée, non à mon texte, mais au liminaire ou « chapeau » dont la rédaction de la *La Vie Intellectuelle* l'a fait précéder (p. 5), se poursuit *immédiatement*, dans le même « chapeau », comme suit :

« *Que signifie* ce retour ? *Que peut apporter* cette découverte ? » (C'est moi qui souligne). Il ne s'agit donc *pas* d'un « appel » pur et simple à « découvrir » Luther. Mais, ayant constaté le *fait* d'un « retour aux réformateurs », on cherche la *signification* de ce fait, et son intérêt pour la cause de l'unité chrétienne.

Quel est à mes yeux cet intérêt ? Je l'ai dit en deux pages de conclusion (pp. 20-21) que je me vois forcé de résumer ici, mon recenseur n'en ayant pas tenu compte :

a) Pour les protestants, je déclare explicitement que le retour à Luther présente la même « ambiguïté » que j'ai reconnue précédemment (dans le corps de l'article) aux démarches de Luther lui-même. Ce retour peut donc conduire, soit à « retrouver l'obéissance à l'Evangile » et à surmonter la division de la chrétienté, soit au contraire à raviver la rupture, à la rendre « plus consciemment voulue et motivée » (p. 20).

b) Pour les catholiques, je vois un bénéfice dans un « retour à Luther » en ce sens que Luther « peut leur poser quelques questions opportunes », et j'ai ajouté la précision suivante : « *Ces questions sont des questions catholiques, mais Luther peut nous aider à les mieux entendre* » (p. 21).

On voit combien je suis loin d'inviter sans nuances protestants ou catholiques à se mettre « à l'école de Luther ». Il plaît à mon recenseur de m'en attribuer l'intention. Je suis au regret de devoir renvoyer le lecteur, de sa recension à mon texte.

2) M'ayant prêté cette intention, M. le Chanoine Cristiani ne voit naturellement dans le corps de mon article, consacré au développement religieux du jeune Luther, qu'un plaidoyer pour celui-ci ; le peu qu'il en cite aurait été destiné, dans mon intention, à « donner une idée avantageuse » de mon héros. Je ne puis, ici encore, que renvoyer à mon texte le lecteur désireux d'y voir clair. Il y verra, je pense, que j'ai essayé, non de plaider le cas Luther, mais de faire apparaître *dès les premières démarches* de celui-ci cette « ambiguïté » qui se retrouve, selon moi, dans tout « retour à Luther » ; de suivre, chez le Luther de 1515-1516, *le processus de la rupture ;* de rechercher comment, chez lui, une inspiration authentiquement évangélique a pu aboutir à ce que j'ai appelé (p. 19) un « suicide théologique » et à l'hérésie.

Je ne puis songer à résumer ici ces quinze pages ; mais pour le lecteur qui n'aura en mains que *l'Ami du Clergé*, je dois du moins rectifier les points suivants :

L'auteur, dit mon recenseur, « prend Luther surtout avant sa rupture, donc Luther encore catholique, au moins d'intention, même si déjà, sans le savoir ni le vouloir, il a franchi les limites de l'orthodoxie ». — Or je ne me suis pas prononcé sur le catholicisme d'intention du Luther de 1516. J'ai écrit au contraire (p. 10), à propos de la tâche de réforme *dans l'Eglise* qu'il aurait pu alors entreprendre : « Peut-être n'était-ce plus, déjà, qu'une possibilité, qu'une inspiration déjà secrètement infléchie, par un choix profond, vers la rupture. »

J'ai bien appelé Luther, comme M. Cristiani m'en fait reproche, « ce publicain sincère », et je ne m'en dédis pas. — Mais j'ai ajouté, dans la *même* phrase, que M. Cristiani omet de citer jusqu'au bout, que ce publicain — c'est à mes yeux tout la drame de Luther — en est venu « à se renier lui-même en disant à son tour : Non pas, Seigneur, comme ce pharisien » (p. 20).

Mon recenseur écrit (p. 290) : « Est-ce, *comme on essaie de nous le dire*, parce que Luther a poussé la conscience intime du péché jusqu'à l'identifier à la nature même, qu'il faudrait le regarder comme un publicain sincère ? » — Or j'ai si peu « essayé de dire » ce qu'on essaie ici de faire croire au lecteur candide que j'ai dit, que j'ai consacré plus de 6 pages (pp. 10 à 17) à montrer comment une systématisation théologique marquée par la fausse logique du nominalisme a *corrompu* cette « conscience intime du péché », propre au publicain, jusqu'à l'amener à se renier elle-même en se fermant au don de Dieu.

C'est en conclusion de ce passage que j'ai cité les « dernières paroles » de Luther : « nous sommes des mendiants », en ajoutant : « cette parole nous touche encore au plus profond ». M. le Chanoine Cristiani juge cette dernière appréciation « exagérée » et il veut bien me rappeler le contexte de la déclaration de Luther. — Que n'a-t-il accordé la même attention à mon propre contexte ! Car après avoir cité et apprécié comme on l'a vu le mot de Luther, j'ai, *immédiatement* après, exprimé les réserves qu'il me semble appeler. Voici mon texte (p. 17) : « Cette parole nous touche encore au plus profond. Mais comment ne pas penser au « mendiant ingrat » devant cette logique évangélique et pourtant trop humaine qui ne fait reconnaître le néant de l'homme que pour méconnaître le don de Dieu ? »

Mon recenseur m'oppose (p. 290) cet argument décisif : « Et après tout, ce qu'on doit reprocher à Luther, ce n'est pas son erreur, c'est son obstination », c'est le fait que Luther ait refusé le verdict de l'Eglise. Un lecteur non prévenu pensera ici que mon recenseur me rappelle avec raison un principe catholique de jugement théologique auquel j'aurais omis de me référer. — Or je l'ai fait explicitement. Après avoir écrit (p. 19) : « Pour éprouver en effet non seulement l'exactitude objective, *mais la fidélité vivante et l'intention même d'une théologie*, celle de Luther ou la nôtre, un critère objectif nous est pourtant donné : *son lien avec la foi de l'Eglise* », j'ajoute que ce critère ne joue pas seulement du dehors et après coup, mais du dedans pour maintenir l'intelligence théologique docile à la Parole de Dieu : « *Le lien avec l'Eglise et le détachement intérieur qu'il exige* sont ici le signe que le Christ a placé et l'accompagnement inséparable de cet autre détachement intérieur, essentiel à la foi, par lequel notre esprit se rend obéissant à la Parole de Dieu. » Loin donc de méconnaître le rôle essentiel du « moment » de référence à l'Eglise en toute pensée croyante, j'y vois le point critique, et du drame de Luther, et du « retour à Luther ».

Enfin M. Cristiani conclut (p. 291) : « J'ai fait à regret l'avocat du diable à propos de cet appel à une « découverte de Luther » adressé à des catholiques. L'unité chrétienne ne se fera que par-delà Luther et au-dessus de Luther. Elle se fera, si Dieu nous en fait la grâce, en Jésus-Christ, le commun maître de tous les chrétiens sincères. » J'ai dit combien la première de ces trois phrases est peu conforme à l'intention exprimée par mon article. Il eût été honnête de ne pas lui juxtaposer victorieusement les deux suivantes — qui sont indiscutables —, comme si elles étaient contraires à ma pensée, alors que j'ai *écrit*, dès le début de mon article : « Seules la prière et la vie de foi dans l'Eglise *préparent réellement l'unité, en nous remettant les uns et les autres dans l'obéissance au même Christ* » (p. 6). Et un peu plus loin (p. 7) : « Essayer de comprendre Luther, notre frère qui s'est séparé, nous servira sans doute à prendre conscience de nos propres défaillances, comme à rencontrer ses fils spirituels en ce point où la rupture s'est faite, — où *une commune obéissance* peut nous réunir. » C'est donc bien « par delà » ou plutôt *en deçà* de Luther que j'inviterais volontiers, par Luther, à revenir, et je ne conçois, moi non plus, d'unité chrétienne qu'en Jésus-Christ.

Je m'excuse, Monsieur le Directeur, d'une si longue mise au point. Elle m'a paru nécessaire pour éviter que ceux qui ne connaîtront mon article que par la « sympathie méthodique » de M. le Chanoine Cristiani ne me prêtent un certain nombre d'erreurs ou d'à-peu-près théologiques que je récuse absolument. Il vous paraîtra juste, je n'en doute pas, que j'y attache une certaine importance et que — estimant assez votre public pour tenir moi-même à son estime — je vous demande de la porter à la connaissance de vos lecteurs.

Veuillez agréer, etc...

Th.-G. CHIFFLOT, O. P.

—o—

Bien volontiers nous donnons acte au R. P. Ch. de ses protestations sur sa foi, ses intentions, sa théologie qui n'ont pas été mises en question : c'est son article seul qui a motivé les critiques de notre collaborateur. Deux citations nous suffiront pour éclairer le débat.

1. — Le R. P. Ch. nous renvoie à sa conclusion où il indique ce qu'il souhaite des catholiques. Voici ses propres termes (p. 21) :

« Cette aide, nous la leur donnerons [aux protestants] en tirant nous-mêmes profit d'un autre « *retour à Luther* » [1] *dont ces pages n'ont voulu être que l'ébauche* [2]. Car Luther a quelque chose aussi à nous apprendre [3]. Si nous nous opposons à lui, ce ne peut être qu'au nom de notre foi [4]. Or, à notre foi Luther peut poser quelques questions opportunes, celles-là mêmes qu'il s'est posées lui-même : prend-elle au sérieux le péché et la grâce, croit-elle sérieusement au salut qui vient de Dieu ? Ces questions sont des questions catholiques, mais *Luther peut nous aider à les mieux entendre* » [5].

2. — Le R. P. Ch. a comparé Luther au publicain et l'a appelé un « publicain sincère » et « ne s'en dédit pas »; mais il ajoute que ce publicain « en est venu à se renier lui-même ». Et il reproche à notre collaborateur de ne pas tenir compte du contexte. Rétablissons donc le contexte complet :

« Ce sont donc la condamnation de l'Eglise et la rupture avec l'Eglise qui nous obligent à parler à propos de Luther, non seulement de lacunes et d'erreurs théologiques, mais d'hérésie. Nous n'avons pas le droit pour autant, de rejeter sur lui seul la responsabilité d'une rupture à laquelle ont pu le pousser, du dehors [6], d'autres infidélités... L'angoisse de trouver brusquement entre nous cette distance infranchissable, après tant de démarches, après tant de débats où Luther nous a fait maintes fois entendre, semble-t-il, la voix même de l'Evangile [7],

[1] Ce sont donc bien les catholiques qui sont invités à un « retour à Luther » et pas seulement les protestants.

[2] N'est-ce pas là, nettement exprimée par l'auteur, l'intention de son article ? Ne s'agit-il pas, alors, d'un retour à Luther proposé aux catholiques ?

[3] Quand le R. P. Ch., dans sa lettre, résume ses conclusions relatives aux catholiques, il omet les phrases que nous venons de citer et n'apporte que les suivantes. Les premières cependant font partie du « contexte immédiat »...

[4] C'est au nom de notre foi, oui, mais aussi au nom de certains autres motifs, qui intéressent et la morale, et la discipline.

[5] Voilà donc sur quoi nous pourrions utilement nous mettre à l'école de Luther : le sérieux du péché, de la grâce et du salut qui vient de Dieu. Eh bien, non ! Nous avons d'autres maîtres pour « nous aider à mieux entendre » ces questions et à les « prendre au sérieux ».

[6] Ce « dehors », c'est évidemment l'Eglise catholique, ou du moins ses représentants et ses fidèles.

[7] Faut-il donc ici encore nous mettre à l'école de Luther ?

doit plutôt nous rappeler notre propre misère. Comment notre frère nous a-t-il quittés ? Si ce publicain sincère en est venu à prononcer contre nous l'exclusive, à se renier lui-même, en disant à son tour : « Non pas, Seigneur, comme ce pharisien », *c'est peut-être que nous étions en effet, que nous sommes trop semblables au pharisien* [8]. »

LA DIRECTION.

[8] Le reproche clairement exprimé dans ces derniers mots, non cités par le R. P. dans sa lettre (c'est nous qui soulignons, comme plus haut) porte directement (en dépit du *peut-être* corrigé par *en effet*) sur l'ensemble des catholiques et de leurs chefs au XVIe siècle (« nous étions ») et aujourd'hui (« nous sommes ») et ce sont eux qui sont responsables, parce qu'ils étaient et qu'ils sont « trop semblables au pharisien », de ce que le « publicain sincère » est devenu un hérétique. Le R. P. parle de « scandale ». Si scandale il y a, n'est-il pas dans de telles phrases, replacées dans leur contexte intégral ?

L'AMI DU CLERGÉ ET LES LIVRES

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Jean ROLIN. — **Les libertés universitaires.** — In-8 de 260 p., 250 f. — Paris, Editions de la Nouvelle France, 1947.

L'auteur, agrégé de philosophie et professeur de lycée, aborde avec franchise et vigueur un problème difficile et actuel, celui de la liberté de l'enseignement.

Mais il en élargit singulièrement les données. Pour lui, ce n'est pas seulement de « l'école libre » qu'il s'agit de sauvegarder l'existence ; mais c'est tout l'enseignement qu'il s'agit de libérer d'un *étatisme* qui l'étouffe. Que l'éducation de la jeunesse soit une fonction publique, il en convient ; mais ce n'est pas pour autant une fonction de l'Etat politicien. L'école laïque actuelle n'est pas plus libre que l'école confessionnelle ; elles doivent être libérées ensemble.

De notre école publique, à tous ses degrés, il institue une vigoureuse critique. Parce qu'il est « fonctionnaire de l'Etat », *l'instituteur ou le professeur* ne jouit pas de l'indépendance nécessaire à sa tâche d'éducateur. teur.

L'institution, elle aussi, c'est-à-dire l'Université, doit reconquérir sa liberté en échappant à la fonctionnarition étatiste pour s'intégrer directement à la famille et à la nation ainsi qu'aux structures sociales intermédiaires.

De ces principes, M. R. fait l'application à quelques cas concrets : aux examens et concours, fruits d'un anonymat administratif qui en fausse le mécanisme et en supprime l'efficience pratique ; aux programmes imposés aux maîtres (l'exemple est pris d'une classe secondaire de philosophie) dont l'initiative éducatrice pourrait être si féconde et se trouve en fait annihilée; à l'enseignement libre, qu'il voudrait voir prendre la tête d'une rénovation éducatrice dans des réalisations hardies qui stimuleraient l'Université. Et par là se dessine une esquisse de ce que peut et devrait être, dans un avenir plus ou moins proche, une Université vraiment libérée et ayant usé de sa liberté pour s'organiser elle-même en vue du bien commun des individus, des familles, des institutions, de la nation, de la religion.

Mais ce n'est là qu'un pâle résumé, une sorte de plan linéaire du somptueux édifice élevé par M. R. Tous doivent le lire et le méditer, partisans de l'école officielle ou de l'école libre. Tous les détails n'en seront pas approuvés par tous ; l'auteur lui-même reconnaît (p. 29) que quelques-unes de ses positions peuvent paraître « abruptes ou inattendues ». Mais il est loyal et convaincu ; il sait ce dont il parle ; c'est l'observation même de la situation *concrète* de l'enseignement en France qui l'a obligé à la hardiesse sans glisser dans l'utopie. Il cite quelque part la formule paradoxale de Gustave Thibon sur « la convergence du nécessaire et de l'impossible ». Mais dans l'ordre moral, social, voire politique, le mot « impossible » n'a pas de sens. En montrant la nécessité de la réforme fondamentale de notre Ecole, M. R. contribue à la rendre réalisable, sinon dans l'organisation étatique d'aujourd'hui, du moins dans l'ère de vraie liberté scolaire dont son livre contribue à préparer l'avènement futur.

R. P. ARNOUX. — **Les Pères Blancs aux sources du Nil.** — Grand in-8 de 190 p., couv. illustrée, 300 f. — Librairie Missionnaire, 26, rue Vavin, et Edit. St-Paul, 6, rue Cassette, Paris-6e, 1948.

Depuis le jour où Lavigerie envoyait ses missionnaires dans l'Est africain, que de chemin parcouru, de peuplades évangélisées et gagnées au Christ. En 1900, quittant le lac Victoria, Mgr Hirth, gagnait Nyanza, capitale du Ruanda ; et le 27 octobre 1946, le roi de ce pays, Charles Mutara, consacrait son royaume au Christ-Roi. Un peuple de 300.000 chrétiens, avec 75 prêtres indigènes, 68 élèves au Grand Séminaire en 1944, 111 au Petit Séminaire en 1945, telle est la situation du catholicisme en ce pays. Comment tout cela s'est-il passé, quels efforts ont dû être déployés, quelle somme de sacrifices ont été offerts pour obtenir ce résultat ? Le présent ouvrage nous l'explique. Il donne un aperçu rapide de l'état physique du Ruanda, des races qui le peuplent, présente les aspects intellectuels, moraux et religieux de ces indigènes, et fait ressortir les obstacles et les secours qui en sont résultés pour les missionnaires. Puis le tableau s'achève sur une description succincte mais suggestive de l'état de l'Eglise en cette région où l'Esprit, comme dans l'Urundi voisin, souffle en tornade.

Le récit est vivant, précis, pittoresque ; il s'appuie sur une documentation très riche, une expérience vécue ; plusieurs hélios hors-texte et une carte l'illustrent avec intérêt. Aussi de nombreux lecteurs, et tous les amis des Missions, y trouveront profit et motif de confiance en la perpétuelle jeunesse de l'Eglise.

Claude RICHARDIÈRE. — **Le carnet vert.** — In-12 de 112 p., nombreux hors-texte, 100 f. — Edit. de l'Apostolat de la Prière, Toulouse.

Le carnet vert est un recueil élaboré au jour le jour; il constitue la biographie d'un adolescent mort à 15 ans : Jacques Toutain. Jacques fut un enfant comme les autres, il eut leurs naïves réparties, leur entrain au jeu et leurs défauts. Mais il fut aussi un privilégié de la grâce : à cinq ans déjà il discernait les exigences de l'amour divin ; à six, il exprimait le désir d'être prêtre « pour faire aimer le petit Jésus, pour envoyer beaucoup d'âmes au ciel ». Frappé par la maladie à douze ans, il accepta de bon cœur les souffrances, dans lesquelles il vit la volonté de Dieu. Certains faits laissent deviner quels sommets son âme atteignit alors. Le lecteur acquiert la conviction, qui fut celle de Jacques lui-même, qu'il alla tout droit au ciel parce qu'il n'avait jamais rien refusé à Jésus.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 1 junii 1948

Eug. LINDECKER, *Vic. gén.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

L'édition est très belle : papier, impression, illustrations. Suivant le regrettable usage qui s'insinue çà et là, les notes sont rejetées à la fin du volume. — Deux petits lapsus peuvent être corrigés : p. 21, la liturgie de l'Eglise universelle n'applique pas (sauf le v. 29) à Marie l'éloge de la femme forte de Prov. XXXI ; — p. 55, la citation du Ps. XLIX (et non L, puisqu'on cite la Vulg. latine), 21, ajoute un mot au texte biblique.

Première formation morale et religieuse de l'Enfant, par la Mère Marguerite DUFRAISSE, religieuse du Cénacle. — Plaquette de 62 p., 40 f. — F. C. E., 58, avenue de Breteuil, Paris-7e.

Cette brochure est destinée à la préparation des « Petits » à leur première Communion ; notes préliminaires sur la forme de l'enseignement religieux à donner aux petits, surtout au moment où ils deviennent responsables de leurs actes ; — la première confession : préparation lointaine et immédiate ; — la première communion : dispositions nécessaires, action de grâces, retraite préparatoire ; — vie intérieure de l'enfant : prière, action du prêtre, catéchisme et formation chrétienne.

La R. M. Dufraisse était une rare éducatrice, à qui ses dons personnels joints à une longue expérience ont permis d'exercer une remarquable influence au milieu de ses chers tout petits. Les mamans et les éducateurs trouveront là une ferme et excellente méthode pour la première formation religieuse.

Avec **Jésus sur le chemin du Ciel...** Première initiation des enfants à la vie chrétienne, par les Religieuses du Cénacle. Préface du R. P. RIMAUD, S. J.

I. — *Pour les mamans, éducatrices, catéchistes :*

Trente **entretiens** avec les petits, appuyés sur l'Histoire sacrée (A. et N. Testament) et suivant le déroulement de l'Année liturgique. — In-8 de 130 p., 70 f. — Cénacle, 58, avenue de Breteuil, Paris-7e.

Brochure en feuillets détachés, destinée à la première initiation chrétienne des enfants (5 à 8 ans) dans les paroisses (pré-catéchisme) ou en famille. Les notes laissées par la R. M. Dufraisse ont beaucoup servi à la rédaction de ces leçons qui visent à suggérer plus qu'à donner une méthode toute faite, à éduquer autant qu'à instruire, à ouvrir l'intelligence et le cœur, à épanouir en tous les actes de l'enfant la vie de la grâce reçue au baptême. Au point de départ de chacune des 30 leçons, un fait concret qui élèvera le petit à une connaissance nouvelle se réalisant dans une consigne de vie.

II. — *Pour les enfants (5 à 8 ans) :*

Mon album à colorier. — Trente planches (21 x 27) correspondant aux leçons, couverture et reliure mobile, 60 f. (à partir de 10 ex., 50 f.). — Même adresse.

Dessin très simple, facile, comportant un sujet de fond, une frise et une courte phrase explicative ou à compléter.

Chan. BOYER. — **Questions actuelles de Pédagogie catéchistique.** *Méthodes actives ? Non... Pédagogie active ? Oui... Catéchisme vivant ? Mieux encore...* — In-8 de 64 p., 45 f. — Paris, Lethielleux, 1947.

Mise au point, et réaction contre des méthodes trop humaines. En pédagogie religieuse, le progrès scientifique réel doit être examiné à la lumière de l'enseignement du Maître unique, et les modèles à suivre sont d'abord les saints. « Quel est le pédagogue de l'*Ecole active* qui a fait germer, au cœur de ses élèves, l'avidité du vrai à l'égal d'un saint Curé d'Ars ? » (Avant-propos.)

N'ayons pas une hantise excessive des recettes ou des « trucs » qui, bien souvent, ont pour origine la loi du moindre effort ; tout n'est pas à prendre dans les méthodes « actives » ; c'est avant tout du dedans que les âmes s'élèvent et la grande méthode est la méthode évangélique. Créer une ambiance favorable, adapter l'enseignement aux différents âges, viser à une activité intime et spirituelle, ce qui n'exclut pas l'emploi judicieux et modéré, compte tenu des circonstances, de certaines techniques. Avant tout un catéchisme vivant, dont le but est de faire progresser dans la connaissance et l'amour de Jésus.

On lira avec plaisir ces pages pleines de bon sens, de prudence et d'ouverture psychologique qui maintiennent l'éducateur chrétien sur un terrain solide, et dans la ligne de l'Evangile.

DANIEL-ROPS. — **Marges de la prière.** — In-12 de 82 p. — Paris, Edit. du Vieux-Colombier, 5, rue Rousselet, 1947.

Dix chapitres donnent les réflexions d'un chrétien qui sait penser et écrire et qui ne prend la plume qu'après avoir médité et prié. L'auteur, à propos d'un fait concret dont il a été témoin et qu'il nous décrit, nous fait part de ses impressions personnelles : celles d'une âme d'artiste ; puis la pensée s'élève et l'horizon grandit ; la leçon enfin se dégage qui nous conduit vers Dieu : on est parti des « marges » de la prière, mais c'est au seuil de l'oraison qu'il prend congé de nous.

L'édition est très belle et G. Papandréou l'a ornée d'intéressants bois originaux.

Chanoine V. LEMAÎTRE. — **Venez à la Mission.** *Souvenirs d'un vieux missionnaire.* — In-8 de 146 p., 100 f. — R. Jacqueline, imprimeur-éditeur, St-Lô (Manche).

Ce livre s'adresse à la fois aux curés et aux prédicateurs de missions. Aux premiers il montre, documents de la hiérarchie à l'appui, la nécessité de faire donner périodiquement des missions dans leurs paroisses. Aux seconds il donne de judicieux conseils destinés à rendre leur tâche plus fructueuse. Aux uns comme aux autres enfin il trace les règles devant présider à leurs relations mutuelles, question délicate résolue ici avec le doigté nécessaire.

L'auteur insiste avec raison sur le caractère de simplicité évangélique que doit revêtir la prédication : il y voit le secret et la condition de la réussite. Le ministère de la confession ne lui paraît pas moins important : il veut chez le pénitent la liberté la plus entière dans le choix du confesseur et chez ce dernier une bonté inaltérable. Il passe aussi en revue les principales objections formulées contre l'opportunité des missions à l'heure actuelle et montre comment les inconvénients signalés disparaissent moyennant quelques adaptations élémentaires.

Ces conseils, inspirés par une expérience de 40 années, sont illustrés par de piquantes anecdotes vécues où l'on reconnaît la manière du missionnaire habile dans l'art des gloses. Le volume, enfin, est agrémenté de plusieurs portraits hors-texte de prédicateurs célèbres.

Collection « Publicistes chrétiens ». I. A. AUTIN. — **Léon Ollé-Laprune.** — II. A. PETIT. — **Paul Déroulède.** — Brochures in-8 de 32 p., 30 f. chaque. — Paris, Lethielleux 1947.

I. — Un cinquantenaire qui passa inaperçu et qui mérite cependant d'être signalé, en raison de l'influence exercée dans les milieux intellectuels par le grand philosophe moraliste Ollé-Laprune. Maître de conférences à Normale Supérieure il affirma hautement sa foi en un temps de vexations et d'incompréhension et fut, à ce titre, un porte-étendard. Les noms de ses disciples : Goyau, Blondel Zeiller..., la diffusion de ses ouvrages (Le « *Prix de la Vie* » a atteint la 50e édition) disent la valeur du maître. Après *Rerum Novarum*, il fut un admirateur fervent de Léon XIII. « *Ce qu'on va chercher à Rome* » classe son auteur à la suite de Veuillot ou de Maistre.

II. — Poète de la Patrie, du foyer, des champs, de l'église « qui est aussi une école », tel est Déroulède. « Républicain, bonapartiste, royaliste, ce ne sont, chez nous, que des prénoms. C'est Patriote qui est le nom de famille », écrit-il. Cependant, il arbore fièrement son drapeau de « républicain catholique » et secoue les endormis en un temps où la mouche tsé-tsé fait d'énormes ravages. On regrette qu'il ait attendu la dernière maladie pour se confesser... Ces 32 pages sont un florilège qui sent bon la terre de France chrétienne.

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)